

La dernière phase de la pensée religieuse de J.-J. Rousseau : ou son Fragment allégorique sur la Révélation [suite]

Autor(en): **Thomas, Louis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **35 (1902)**

Heft 5-6

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379734>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA DERNIÈRE PHASE DE LA PENSÉE RELIGIEUSE

de J.-J. Rousseau

OU

son Fragment allégorique sur la Révélation¹

PAR

LOUIS THOMAS

CHAPITRE VI

Séjour de Jean-Jacques à Ermenonville.

(*Suite.*)

Dans sa Lettre à Musset-Pathay, le fils aîné de R. de Girardin², le comte Stanislas-Xavier, qui eut une carrière très honorable, à la fois militaire, politique et administrative (1765-1823), confirme pleinement, en y ajoutant plusieurs détails significatifs, les renseignements donnés par son père sur le séjour de Jean-Jacques à Ermenonville.

Il y faisait, dit-il, « tout ce qui pouvait lui convenir : il herborisait, composait des romances ou déposait sur des cartes les pensées qui se pressaient dans sa tête pendant ses longues promenades dans des lieux solitaires.... Il parais-

¹ Voir les livraisons de mars, de mai et de juillet.

² Voir le Dictionnaire Bouillet, 1893, art. Girardin. — C'est par erreur que, de même que Musset-Pathay, il parle de Stanislas-Xavier de Girardin comme ayant été l'élève de Rousseau. Ce fut non pas lui, mais le cadet de ses frères.

sait... s'y plaire beaucoup ; il aimait mon père... homme instruit et spirituel ; sa conversation l'intéressait, il la recherchait ; il aimait toute notre famille, il dînait souvent avec elle ; et, lorsqu'elle était seule, c'était au milieu d'elle qu'il passait ses soirées à faire ou à entendre de la musique. Il avait pris un attachement extrêmement vif pour un de mes frères qui l'accompagnait dans toutes ses promenades.... Jean-Jacques avait entrepris d'étudier la flore d'Ermenonville... et faisait dans les beaux jours une abondante récolte de plantes et de fleurs. « Je les classerai, disait-il, et les ar- » rangerai dans les longues soirées d'hiver ; ce sera une occu- » pation. » On sait quel soin il mettait dans l'arrangement de son herbier et combien cela lui prenait de temps¹. Il avait aussi pris des notes sur des cartes, écrit des pensées détachées ; c'était encore pendant l'hiver qu'il se proposait de perfectionner et de lier ce travail.... Il ne s'écoulait pas un seul jour sans qu'il secourût la misère par l'aumône. Il l'offrait aux pauvres des environs comme à ceux du village ; il

¹ Pierre Prévost, dans sa jeunesse, eut à Paris des rapports assez intimes avec le Rousseau des dernières années ; et en 1804, il publia sur ce sujet une lettre fort intéressante dans les *Archives littéraires de l'Europe*, qui paraissaient à Paris (t. II). Il y dit, entre autres : « En 1777, l'été, Rousseau sortait souvent pour herboriser, le matin de neuf heures à midi et l'après-dîner jusqu'à la nuit. Quand il ne sortait pas, il s'occupait à composer son herbier. Jamais herboriste n'a poussé plus loin la délicatesse et la propreté dans l'arrangement des plantes sur le papier... Son Moussier, de format in-12, était un petit chef-d'œuvre d'élégance. » (*Oeuvres de Rousseau*, Paris 1819, t. III, p. 160 ; Musset-Pathay, *Histoire de Rousseau*, t. II, p. 269.)

P. Prévost (1751-1839) honora Genève comme littérateur, philosophe et physicien. « Associer, dit Amiel, la philosophie aux lettres, aux sciences et à la religion, l'affermir par la sévérité constante de la méthode et l'éclairer par les leçons de sa propre histoire, tel fut le point de départ adopté et la visée poursuivie par P. Prévost, disciple de Lesage, traducteur d'Euripide, de Blair, d'Adam Smith, de Dugald Stewart et de Malthus ; professeur de belles-lettres, puis de physique, puis de logique, de psychologie et de morale ; esprit juste, ferme et fin... dont l'éclectisme sage et mesuré me semble représenter, avec une parfaite exactitude, l'esprit genevois dans l'équilibre le plus avantageux de ses tendances. Pierre Prévost enseigna à Berlin encore sous Frédéric-le-Grand (1784), et professa, en trois reprises, une trentaine d'années à Genève (jusqu'en 1828). » (*Souvenir du jubilé triséculaire de l'Académie de Genève*, 1859, p. 138.)

donnait des avis à l'enfance, des conseils aux mères de famille, des secours aux malades ; il obtenait la remise des peines sévères qui se prononçaient fréquemment alors pour de légers délits par les justices seigneuriales ; il s'occupait avec ma mère des moyens de soulager l'infortune, il lui indiquait les indigents qui avaient besoin de linges et de vêtements....

» Voulait-on obtenir des charités de ma mère, des faveurs de mon père, c'était toujours à Jean-Jacques qu'on s'adressait. Aussi était-il vénéré, chéri, non seulement à Ermenonville, mais dans tous les environs. »

Ces récits des Girardin sont en pleine harmonie avec ce que relate le Dr Le Bégue de Presles, qui avait accompagné Rousseau à Ermenonville. « Pendant le temps que j'y passai, dit-il, M. Rousseau me parut de plus en plus satisfait de son nouveau domicile et de ses hôtes. Il venait se promener presque tous les jours avec nous et y dînait quelquefois. Il entreprit bientôt de faire l'herbier des environs d'Ermenonville. Je revins à Paris le 5 juin.... Je retournai à Ermenonville le 21, et je fus convaincu du contentement de M. Rousseau par la reconnaissance qu'il me témoigna pour ses hôtes, et le remerciement qu'il me fit comme ayant influé sur la préférence qu'il leur avait donnée.... Il avait délié ses compositions de musique et les faisait exécuter à cette estimable famille.... Il s'était attaché à un des enfants » au point d'être « chagrin quand il ne venait pas le voir ou se promener avec lui à l'heure ordinaire. Le 26 juin, jour de mon départ, il me demanda de lui envoyer du papier pour continuer son herbier, des couleurs pour faire les encadrements, et de lui apporter à mon retour au mois de septembre des livres de voyage pour amuser sa femme et sa servante, avec plusieurs ouvrages de botanique qu'il se proposait d'étudier l'hiver. Il dit qu'il pourrait se remettre à quelques ouvrages commencés, tels que l'*Opéra de Daphnis* et la suite de l'*Emile*. Tous ces projets, ces occupations, ces amusements démontrent assez que M. Rousseau jouissait encore, dans les derniers jours de juin, de la santé et de la tranquillité d'esprit, nécessaires

pour les former et les goûter, et qu'il avait encore l'espérance de vivre encore quelques années dans sa retraite. »

La relation du Dr Le Bégue de Presles est suivie d'une addition (ou appendice) due à un homme fort distingué, dont le témoignage est d'autant plus précieux qu'il était plus inattendu. Jean-Hyacinthe Magellan, noble portugais, descendant du fameux navigateur du même nom, était passionné pour les sciences naturelles et pour les voyages, aussi ne tarda-t-il pas à quitter le cloître où il était d'abord entré et, vers 1764, il s'établit en Angleterre. Membre de la Société royale de Londres, correspondant des Académies de sciences de Paris, Madrid, Saint-Petersbourg, etc., il mérita par ses travaux d'être considéré comme « un des hommes qui ont le plus contribué aux progrès de la physique dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. » Or voici quelques extraits de son récit sur un petit séjour qu'il fit à Ermenonville :

« Je fus à Paris au mois de juin dernier (1778)... Avant de retourner en Angleterre, vers le 20 du même mois, comme je me l'étais proposé, je résolus de me détourner un peu de ma route pour aller voir M. le marquis de Girardin, avec lequel j'étais en correspondance depuis quelque temps. Il m'avait invité à sa terre d'Ermenonville, et ayant appris dans le même temps que J.-J. Rousseau s'y était retiré d'après l'offre généreuse que M. de Girardin lui avait faite, ce fut un motif de plus pour m'y déterminer. Je n'avais jamais vu cet homme extraordinaire. » Mais ses malheurs, « les persécutions qu'il a essuyées, l'envie qu'il a excitée, son mérite, ses talents supérieurs, ses erreurs même, tout m'intéressait à lui, tout m'inspirait le désir de le voir et de le connaître personnellement.... La position et les circonstances de M. Rousseau, au mois de juin dernier, étaient entièrement diverses de ce qu'elles avaient été auparavant. Il se trouvait heureux au milieu de ses bons amis.... J'ai cru donc bien faire en me permettant la satisfaction de voir ce philosophe, jouissant enfin du bonheur vers la fin de sa carrière.

» Je communiquai mon projet à M. Le Bégue de Presles, qui me dit qu'il s'était proposé d'y aller aussi vers ce temps-

là, et j'eus le plaisir de l'accompagner.... Nous arrivâmes au château un peu avant dîner et y trouvâmes de la compagnie, qui était venue voir M. de Girardin et sa famille. Après dîner M. Rousseau vint nous trouver, au moment qu'on se disposait à aller à la promenade et qu'on était déjà sur le pont du fossé qui environne le château. Il n'avait rien dans sa physionomie qui l'annonçât, si ce n'est la vivacité de ses yeux. Son air simple et modeste, sans afficher aucune prétention, ni laisser échapper aucun signe de l'élévation de son esprit, ne l'aurait jamais fait prendre pour ce qu'il était....

» Peu à peu, et comme sans dessein, j'entrai en conversation avec lui et je fus on ne peut plus enchanté de le voir dans un état paisible, et tout à fait à son aise. La tranquillité de son âme et le contentement de son cœur se produisaient sur son visage et dans ses discours. Il entrait sans difficulté sur les sujets et propos les plus indifférents de la conversation ; c'était la simplicité même, il s'exprimait avec une naïveté charmante, qui annonçait parfaitement la candeur de son âme.

» Je fus charmé d'observer que les enfants même de M. le marquis secondaient son penchant pour la botanique, en lui apportant les plantes moins connues qu'ils rencontraient dans la promenade.... Il avait cependant de temps en temps des expressions qui décelaient un Rousseau : c'était un lachisme énergétique et plein de sentiment. Il m'échappa de dire que les hommes étaient méchants. « Les hommes, oui, répliqua Rousseau, mais l'homme est bon. »

» C'était surtout dans quelque incident qui excitait sa sensibilité qu'on pouvait pour lors reconnaître ce philosophe. La conversation roula par hasard sur les malheurs de la vie humaine... et je citai à cette occasion les événements terribles dont je fus témoin pendant le grand tremblement de terre arrivé à Lisbonne en 1755.... M. Rousseau me regarda alors fixement. « Quoi, me dit-il, y étiez-vous ? — Oui, monsieur, lui répliquai-je ; et je ne me souviens jamais de ce » funeste événement sans tressaillir d'horreur.... Je m'en » rappelle un incident, entre autres, dont le souvenir retrace

» à mon imagination le tableau le plus touchant » (dans son horreur). Après le récit, « M. Rousseau, qui avait été fort attentif,... fit brusquement un pas de côté ; et, comme s'il eût été frappé de la foudre, resta immobile pendant quelques instants. Je ne saurais décrire l'expression de sa physionomie dans ce moment-là ; elle peignait parfaitement ce qui se passait au-dedans de lui.

» En rentrant vers le soir au château, M. le marquis nous régala d'un concert, auquel M. Rousseau prit quelque part : je me souviens en particulier qu'il accompagna du piano-forte la chansonnette du *Saule*....

» Le jour suivant (22 juin), M. Rousseau accepta l'offre de dîner chez M. le marquis. Il vint à l'heure ordinaire, mais un accident empêcha sa femme d'être de la partie, ce qui me priva du plaisir de faire sa connaissance.... Après dîner, M. Rousseau fut aussi de la promenade ; et le reste de la journée se passa agréablement comme la précédente.

» Si je n'avais eu à consulter que mon goût, j'aurais cédé aux offres obligeantes de M. le marquis, pour y rester quelques jours de plus. Mais j'étais pressé de retourner à Londres.... Je partis le lendemain après dîner pour Senlis, dans le carrosse de campagne de M. le marquis, que je laissai dans la promenade avec sa famille, M. Rousseau et le commun ami, M. Le Bégue de Presles.... »

Les trois voyageurs qui, dans la relation de Le Tourneur, parcouraient le parc d'Ermenonville, furent rejoints, au milieu de leurs excursions, par un guide qui leur offrit ses services et qui semble avoir été le concierge même du château, habitant encore au-dessous de l'appartement où avait logé Rousseau. Arrivés au tombeau de l'Île des Peupliers, les voyageurs interrogèrent leur guide sur la vie privée de Jean-Jacques, et il leur répondit : « Il tirait ses provisions du marché d'Ermenonville ; sa table, comme on peut le croire, était modeste et frugale, accommodée à la simplicité de ses goûts et à la médiocrité de sa fortune ; quelquefois il dînait chez le marquis, mais bien moins souvent que son digne ami

ne l'aurait désiré. Il avait pris en affection son plus jeune fils ; il l'appelait son « petit gouverneur ; » et, comme il le menait tous les jours à la promenade avec lui, il montrait ordinairement beaucoup d'impatience s'il arrivait à l'enfant de trop tarder à le venir prendre le matin. Il lui apprenait les premiers éléments de la botanique et prenait plaisir à ouvrir sa jeune âme aux beautés de la nature. Il donnait aussi des leçons de musique à M^{lle} de Girardin, et c'était son amusement favori. »

Les voyageurs ayant ensuite demandé à leur guide si Jean-Jacques « était affable et s'il conversait quelquefois avec les habitants du village. » — « S'il causait avec nous ! répondit-il vivement. Il entrait chez nous tous les jours, et prenait nos enfants dans ses bras, il les caressait avec tant de bonté, nous adressait des paroles si obligeantes.... Ah ! ma femme et moi, nous l'avons bien pleuré ! Il recherchait de préférence ceux qui étaient pauvres, et il se plaisait à les secourir de ses instructions et de ses bons avis. » Le bonhomme nous montra une boîte de peu de prix, autrefois à l'usage de Jean-Jacques. « On m'en a offert de l'or, dit-il, mais je ne la vendrai jamais : je la laisserai à mes enfants, afin qu'ils se souviennent d'un honnête homme, qui les aimait tant. »

Peu après, les voyageurs, venant de quitter l'Ile des Peupliers, le guide, « attendri aussi et par notre triste silence et par ses propres souvenirs, » reprit la parole et dit : « Le pauvre M. Rousseau, il n'est pas resté longtemps avec nous ; six semaines à peine ; mais il connaissait déjà tous les pauvres du village ; et, tous les jours, il ne rentrait jamais chez lui sans avoir fait du bien. Ah ! tout le village l'a pleuré, et le regrette encore. »

Ce témoignage populaire rendu sur les lieux en présence de Le Tourneur et de ses compagnons peut être associé à certains propos tenus en 1790 au comte d'Escherny dans le même parc.

« Le garde-forestier qui voyait tous les jours Rousseau, rapporte-t-il, nous dit qu'il avait la tristesse empreinte sur la face, qu'il gardait un morne silence, qu'il se promenait

tête baissée, et les yeux toujours fixés sur terre.... » Cet homme, un Allemand, ne communiquant, depuis bien des années, qu'avec les arbres et les animaux du parc, « n'avait jamais entendu parler de l'auteur de l'*Emile* et de *Julie*. Il nous contait dans son grossier langage, qu'il ne voyait dans Rousseau, dont il apprenait le nom pour la première fois, qu'un bonhomme qui aimait la solitude et les livres, une espèce de savant qui n'avait rien de remarquable. Ce ne fut qu'après sa mort qu'il ouvrit de grands yeux, quand il vit cette foule de personnes, de tout rang et de tout sexe, dévots et dévotes, venir à Ermenonville visiter son tombeau,... s'informer des plus petites particularités de son genre de vie et de ses derniers moments.

» C'est alors, nous dit-il, que je conçus une haute idée de » cet homme si simple et qui vivait avec nous si familière- » ment. Ah ! si je l'avais connu, j'aurais fait une fortune ; je » l'ai embaumé, je l'ai touché, j'ai remué son cœur et ses » entrailles, j'ai coupé ses cheveux, j'ai eu un doigt de lui ¹, » j'ai remis le tout bien proportionné dans le cercueil. Com- » bien m'auraient valu quelques fragments de sa dépouille » mortelle : des gens m'auraient donné un louis pour une » touffe de ses cheveux ou pour un morceau de quelques » parties du vêtement qui avait touché son corps ! »

» — Mais, mon ami, lui dis-je, à votre place, j'aurais vendu des cheveux, des chiffons, des guenilles, en y ajoutant foi, tout cela aurait valu les vraies reliques.

» — Ah ! Monsieur, je suis trop honnête homme, je n'aurais voulu tromper personne.

» Il portait à la main, en nous montrant le jardin, une espèce de serpe ou long bâton armé d'un croissant, dont Thérèse lui avait fait présent, à condition qu'il ne s'en défierait jamais : c'était le bâton qu'avait toujours à la main Rousseau, quand il se promenait ². »

¹ « Sur ce point, dit Morin (p. 449, note), le guide mentait ou se trompait. L'autopsie ne peut expliquer cette mutilation. » On peut aussi supposer quelque méprise d'Escherny, ne comprenant pas très bien le langage insolite de son interlocuteur.

² *Mélanges de littérature, d'histoire de morale et de philosophie*, par François-

Le parc même d'Ermenonville témoignait et, à quelques égards, témoigne encore maintenant de la vie douce et paisible qu'y menait Jean-Jacques.

Près de la maisonnette qu'on arrangeait pour lui était ce qu'on appelait le Parloir, petite grotte dont la voûte est incrustée de coquillages et de cailloux. C'était là que Rousseau aimait surtout à donner ses leçons de botanique¹.

Le Grand-Lac était aussi appelé le Lac de Jean-Jacques, parce qu'il aimait à en suivre les contours sous les bois de ses rives².

Sur une des collines dominant ce lac et dans le lieu le plus sauvage du désert, se trouvait la Cabane de Jean-Jacques. Elle est adossée à d'énormes rochers et couverte de joncs des bords du lac. Il y avait au-dedans un foyer plus que rustique, une espèce de canapé formé par la rude saillie d'un rocher, revêtue d'une abondante mousse. « D'après la tradition locale et populaire, Rousseau aurait travaillé de ses propres mains à la construction de la cabane. Une phrase de l'*Emile*, gravée sur un des rochers qui soutiennent le toit, semble appuyer

Louis, comte d'Escherny, ancien chambellan de S. M. le roi de Wurtemberg, t. III, Paris 1811, p. 163.

Le comte d'Escherny (1733-1814), « était né à Neuchâtel, d'une famille noble et riche, naturalisée à la Révocation de l'Edit de Nantes. Sans être un grand écrivain, un grand penseur, un grand artiste, il avait de l'instruction, de l'esprit et le goût des choses distinguées ; ce fut un amateur en tout. » (Fr. Berthoud, *J.-J. Rousseau au Val de Travers*, p. 157.) — « Comme Vatel, mais beaucoup moins illustre, il était de son temps et appartenait plutôt à l'école philosophique qu'à l'école protestante. » (Sayous, *Le XVIII^e siècle*, II, p. 105.) D'Escherny est surtout connu à cause des rapports qu'il eut avec Rousseau. Après l'avoir entrevu dans les salons littéraires de Paris, il se lia assez étroitement avec lui à Môtiers. Le goût de la botanique s'étant alors éveillé chez Jean-Jacques, il fit maintes excursions dans les montagnes neuchâteloises, et d'Escherny était un de ses compagnons. Les récits qu'il a faits de ces excursions complètent heureusement ceux de Rousseau et jettent une vive lumière sur le côté aimable et jovial de ce dernier, qui sur la montagne se sentait aussi léger d'âme que de corps. Cinq ans après, d'Escherny revit Rousseau à Paris, mais en ne retrouvant plus en lui le bon camarade de Môtiers. Il finit par se brouiller avec lui pour une bagatelle et ne put aucunement se rendre compte de l'apaisement qui se fit en Rousseau dès le milieu de 1777.

¹ *Voyage à Ermenonville*, p. LXII. Grand-Carteret, p. 507.

² Grand-Carteret, p. 508.

cette tradition : « Celui-là est véritablement libre qui n'a pas besoin de mettre les bras des autres au bout des siens pour faire sa volonté. » Sur le flanc d'un autre rocher est gravée une inscription extraite, plus ou moins textuellement, d'une des lettres que du Haut-Valais Saint-Preux écrivait à Julie¹ : « C'est sur la cime des montagnes que l'homme se plaît à contempler la nature ; c'est là que, tête à tête avec elle, il en reçoit les inspirations toutes puissantes, qui élèvent l'âme au-dessus des régions des erreurs et des préjugés. » Pas un rocher, pas une pierre de la cabane de Jean-Jacques n'a bougé depuis un siècle². »

On peut redescendre de cette colline par le Sentier de Rousseau³.

Pas loin du Grand-Lac se trouvait la Grotte verte, à l'opposite de laquelle était attachée à un arbre une tablette sur laquelle était écrite une chanson aux paroles pastorales et touchantes, mises en musique par Jean-Jacques³.

« Un peu plus bas, en approchant de la rivière, était un siège à bras, fait, nous dit notre guide, par Rousseau lui-même ; il était formé de menus et souples rejets grossièrement tissés et comme incorporés dans l'arbre qui lui servait de dossier³. »

Sur le bord du Petit-Lac, à vingt mètres environ de l'Île des Peupliers, se trouve le Banc des mères de famille, qui était autrefois au milieu d'un bosquet de robiniers, et, au-dessous de ce banc, se lisait cette inscription :

Le bon Jean-Jacques sur ces bancs
Venait contempler la nature,
Donnait aux oiseaux la pâture
Et jouait avec nos enfants⁴.

Enfin, « non loin de l'Île des Peupliers, à l'extrémité d'une pointe de terre qui s'avance à l'ouest dans le lac, se trouvait

¹ *Nouvelle Héloïse*, 1^{re} partie, 23^e lettre.

² *Voyage à Ermenonville*, p. XLV. Grand-Carteret, p. 508.

³ *Voyage à Ermenonville*, p. XLVIII, XCIII, XCIX.

⁴ *Ibid.*, p. LXXIX. Grand-Carteret, p. 511.

le fameux saule chargé de branches et d'années, célèbre sous le nom de Saule de la Romance, depuis le jour où Rousseau grava sur son écorce les plaintes amoureuses de la tendre Isaure. Les eaux ayant peu à peu miné le terrain sous ses racines, il finit par tomber. On pouvait encore le voir vers 1850, mais aujourd'hui il a complètement disparu. »

La célèbre « Romance du saule, » qui apparaît pour la première fois dans l'*Othello* de Shakespeare, sur les lèvres de Desdémone, fut d'abord traduite en vers français par Deleyre et mise en musique par Rousseau. On y a vu quelquefois la dernière de ses œuvres musicales ; mais elle semble avoir été déjà composée à Paris, sur la demande de M^{me} de Corancez¹. La « Romance du saule » n'acquiesce du reste toute sa célébrité en France que depuis la représentation de l'*Ophélia* de Ducis et Gratry, en 1792².

Si brusque, si imprévue qu'aït été la mort de Rousseau, ses derniers moments rendent eux-mêmes témoignage de la vie paisible, j'allais dire idyllique, qu'il menait à Ermenonville.

Mais, assurément, pour qu'il en soit ainsi, il ne faut pas admettre qu'il « mourut désespéré, » comme l'a dit Louis Blanc, qui ajoute toutefois que ses souffrances extrêmes ont « pu mettre en doute un instant s'il ne s'était pas délivré de ses maux par un suicide, lui qui avait écrit contre le suicide des pages d'une incomparable beauté³. »

Il faut admettre moins encore que Rousseau se soit suicidé, suivant une opinion qui n'est que trop répandue et qu'ont malheureusement patronnée M^{me} de Staël, de Corancez et Musset-Pathay⁴.

¹ *Histoire de Rousseau*, t. I, p. 251. Comp. *Voyage à Ermenonville*, p. LXI, où Le Tourneur dit à un de ses compagnons anglais : « On a chanté dans Paris votre chanson du Saule... et, ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que c'est Rousseau qui en a fait la musique. »

² Grand-Carteret, p. 511, 352, 527-528.

³ *Le Centenaire de Rousseau célébré à Paris sous la présidence de Louis Blanc*, Paris 1878, p. 40.

⁴ Voir Appendice I.

Ce qu'il faut, au contraire, c'est s'en tenir aux renseignements qui ont été donnés sur la mort de Rousseau, par René de Girardin et par Thérèse, témoins plus ou moins oculaires, comme aussi par Le Bègue de Presles, qui avait si bien connu Rousseau dans les derniers temps de sa vie et qui prit part à son autopsie, renseignements pleinement confirmés soit par les déclarations officielles des docteurs qui procédèrent à cette autopsie¹, soit par le témoignage du sculpteur Houdon, qui moula la figure de Rousseau après sa mort, soit par l'opinion unanime et constante des habitants d'Ermenonville, soit enfin par plusieurs lettres contemporaines de l'époque, publiées plus ou moins récemment. On comprend alors comment René de Girardin pouvait écrire que « l'exemple de Rousseau lui avait appris à mourir, »

¹ On trouve dans les Pièces justificatives de la Lettre de St. de Girardin cette déclaration des docteurs, précédée d'un Extrait des minutes du greffe du bailliage et vicomté d'Ermenonville, constatant que le Lieutenant du bailliage avait été requis par le Procureur général du bailliage de faire une enquête judiciaire et médicale « pour constater, autant qu'il est possible, le genre de mort du dit sieur Rousseau. » Ces pièces justificatives contiennent aussi soit le « Procès-verbal de l'inhumation, » soit « l'Acte de dépôt, » au greffe d'Ermenonville, du Rapport des chirurgiens. Ce rapport est fait au nom de MM. Carterès, chirurgien à Senlis, le Dr Le Bègue de Presle et le Dr Bruslé de Villeron, médecin à Senlis. Ils étaient assistés par Gilles-Casimir Chenu, chirurgien à Ermenonville et Simon Bouvet, chirurgien à Montagny. On y lit, entre autres :

1° Sauf « deux hernies inguinales, peu considérables, tout le reste du corps ne présentait rien contre nature, ni taches, ni boutons, ni dartres, ni blessures, si ce n'est une légère déchirure au front, occasionnée par la chute du défunt sur le carreau de sa chambre, au moment où il fut frappé de mort. »

2° « L'estomac ne contenait que le café au lait que M. Rousseau avait pris, suivant sa coutume, pour son déjeuner vers sept heures avec sa femme. »

3° « L'ouverture de la tête et l'examen des parties enfoncées dans le crâne, nous ont fait voir une quantité très considérable (plus de huit pouces) de sérosité épanchée entre la substance du cerveau et les membranes qui la recouvrent. — Ne peut-on pas, avec beaucoup de vraisemblance, attribuer la mort de Rousseau à la pression de cette sérosité, à une infiltration dans les enveloppes ou la substance de tout le système nerveux ? » (Dans le Procès-verbal de la Lettre de Stan. de Girardin, il y a : « enveloppes, ou à la substance... » J'ai rectifié le texte soit d'après le Procès-verbal des *Oeuvres de Rousseau*, Supplém. I, Paris 1820, soit d'après la Relation de Le Bègue de Presles, qui se trouve dans le même volume.)

D'après les pièces officielles, Rousseau est mort le jeudi 2 juillet, « environ les

tandis que sa fille, la comtesse de Vassy, qui avait « été presque témoin » de cette mort, en parle comme ayant été « si touchante, si belle, » elle ajoute même : « si sublime. »

Nous ne pouvons pas évidemment entrer ici dans une discussion qui réclamerait de longs et parfois pénibles développements, mais nous devons du moins exposer quelques éléments de la question, tout en renvoyant le lecteur à trois Appendices.

La relation de R. de Girardin a été écrite peu de jours après la catastrophe, en juillet 1778. Elle était adressée à Madame d'Houdetot, qui, après avoir appris le départ de Rousseau pour Ermenonville, avait prié de Girardin de la tenir au courant des nouvelles de leur ami¹.

R. de Girardin a été renseigné de suite et directement par Thérèse sur les derniers moments de Rousseau, lorsqu'elle était seule avec lui selon sa demande expresse. Quand, aux cris de Thérèse, il accourut à son aide, il vit le corps de son ami « sans parole et sans mouvement, » mais conservant un reste de chaleur. Aussi espérait-il le ramener à la vie.

De Corancez lui-même confirme indirectement pour l'essentiel le récit de René. Que raconte-t-il en effet ? Dès qu'il fut arrivé à Ermenonville pour l'inhumation, il lui parla du propos tenu par le maître de poste de Louvres (à 5 lieues de là) sur le suicide de Rousseau par un coup de pistolet ; de Girardin, « étonné, nia le fait avec chaleur » et lui offrit de le conduire dans la chambre mortuaire et de Corancez refusa,

10 heures du matin ; » l'autopsie a eu lieu le vendredi 3, à 6 heures du soir ; l'inhumation le samedi 4, à 11 heures du soir.

On trouve quelques détails touchants sur l'inhumation à la fin de la Lettre de Stan. de Girardin. Les habitants de tous les environs d'Ermenonville couvraient les coteaux qui entourent le lac. La lune dans tout son éclat étendait sa lumière pâle et douce sur cette scène de douleur. Les nombreux spectateurs conservèrent un silence religieux, qui n'était interrompu que par des sanglots et par ces paroles : « Ce bon Monsieur Rousseau ! Il était bien le meilleur homme du monde ! Les malheureux ont perdu leur père ! »

¹ La date du jour n'est pas indiquée dans la lettre, mais sa longueur (près de dix-huit pages d'impression) et son contenu lui-même montrent qu'elle n'a dû être envoyée qu'assez avant dans le mois.

« par égard pour ma sensibilité, dit-il, et pour l'inutilité de ce spectacle, quelque indice qu'il pût me présenter. » Mais quelle faiblesse, quelle indifférence de la part d'un ami en pareille circonstance ! Et quelle valeur peut avoir son opinion, après que mis en demeure de constater par ses propres yeux la vérité, il s'était dérobé de parti pris à cet examen ? (Voir Appendice I.)

Il y a plus. De Corancez dit ensuite : « M^{me} Rousseau me raconta qu'il conserva sa tête jusqu'au dernier moment. Il fit ouvrir sa fenêtre, le temps était très beau, et, jetant les yeux sur les jardins, il proféra des paroles qui prouvaient la situation de son âme calme et pure comme l'air qu'il respirait, se jetant avec confiance dans les bras de l'éternité. Moment, ajoute-t-il, qui a été dessiné et gravé avec les paroles qu'il avait proférées¹. »

La lettre de Girardin à M^{me} d'Houdetot n'a été publiée entièrement que lorsqu'elle le fut par Stanislas en 1824 dans les *Pièces justificatives* de sa Lettre à Musset-Pathay. Mais en 1788 M^{me} la comtesse de Vassy, sœur de Stanislas, offrit, tout au moins, à M^{me} de Staël de lui communiquer le récit de son père sur les derniers instants de Rousseau, et ce récit avait été déjà publié en 1779 par Roucher à la suite du onzième livre de son poème sur *Les Mois*. Ce jeune ami et honorable disciple de Jean-Jacques, après avoir écrit en vers son enthousiaste éloge, le confirmait en publiant en note soit les célèbres lettres de Rousseau à de Malesherbes, qui parurent alors pour la première fois, soit la relation de René de Girardin, comme « témoin oculaire, » sur les derniers moments de Rousseau. Cette relation fut ensuite reproduite par Le Tourneur dans son *Voyage à Ermenonville* publiée en 1788.

Le récit de René nous est donc triplement transmis : dans les *Pièces justificatives* de la Lettre de Stanislas, dans les notes du poème de Roucher sur *Les Mois* et dans le *Voyage à Ermenonville*.

¹ Voir dans *Le XVIII^e siècle : Les mœurs, les arts, les idées. Récits et témoignages contemporains*, Paris, Hachette 1899 ; à la page 320 : Les dernières paroles de J.-J. Rousseau, d'après une gravure de Moreau le Jeune.

Si pour le fond il y a identité entre ces trois relations, il n'en est pas de même pour la forme : le récit est plus ou moins abrégé (pour le style) et plus ou moins révisé. Après les avoir soigneusement confrontées, il m'a paru que celle de Le Tourneur est la plus primitive, la plus naïve, la plus détaillée, celle de Stanislas la plus courte et la plus travaillée en vue de l'impression, et que celle de Roucher occupe entre elles une position intermédiaire¹.

Outre les témoignages indirects de M^{me} Rousseau sur la mort de son mari, nous en avons un direct dans la lettre qu'elle écrivit le 1^{er} juin 1798 à de Corancez au sujet de sa notice². Elle n'était plus alors à Ermenonville et croyait avoir à se plaindre de M. de Girardin. Elle raconte ainsi les derniers instants de Rousseau : « Mon mari se leva à son heure ordinaire. Il ne sortit point le matin ; il devait aller donner une première (?) leçon de musique à M^{lle} de Girardin. Il fit apprêter par moi et la servante les choses nécessaires à sa toilette. Nous déjeunâmes ; il ne déjeuna point ; il avait dîné la veille au château ; soit qu'il eut trop mangé, il se sentait indisposé. Mon déjeuner fait, il me dit que le serrurier, qui avait fait notre emménagement, demandait son paiement. J'allai lui porter son argent. A mon retour, il n'était pas dix heures, j'entendis, en montant l'escalier, les cris plaintifs de

¹ Si M. Gaberel semble avoir ignoré cette importante lettre de R. de Girardin à M^{me} d'Houdetot, il en a communiqué une autre du même correspondant, beaucoup plus courte, mais également intéressante et en pleine harmonie avec elle. Elle était adressée au libraire Michel Rey et doit avoir été écrite peu après la mort de Rousseau. M. Gaberel n'indique ni sa date précise, ni où il l'a trouvée. « Les bruits ou plutôt les vaines rumeurs qu'on affecte, je ne sais pourquoi, de répandre, y lit-on, vous font désirer quelques détails positifs sur les derniers moments de Rousseau. Tout paraissait ici contribuer à son contentement, et nous étions très heureux de son repos. En peu d'instants il a passé de la meilleure santé en apparence à une mort rapide. Il en a senti l'approche avec la tranquillité d'un homme toujours prêt à mourir. « Je meurs tranquille.... et je dois » compter sur la miséricorde de Dieu. » Tels ont été ses derniers mots, et pendant deux jours qu'il est resté mort sur son lit, on eût toujours dit qu'il dormait paisiblement.... » (*Rousseau et les Genevois*, p. 145.)

² Voir Appendice I.

mon mari. J'entrai précipitamment, et je le vis couché sur le carreau ; j'appelai du secours, il me dit de me contenir, qu'il n'avait besoin de personne, puisque j'étais revenue ; il me dit encore de fermer la porte et d'ouvrir la fenêtre ; ce que j'ai fait ; ensuite j'aidai mon mari, de toutes mes forces, à se mettre sur son lit... et, au moment où je le croyais bien soulagé (par l'effet d'un remède qu'il venait de prendre,) il tomba le visage contre terre avec une telle force qu'il me renversa ; je me relevai, je jetai des cris perçants ; la porte était fermée. M. de Girardin, qui avait une double clef de notre appartement, entra ;... j'étais couvert du sang qui coulait du front de mon mari. Il est mort en me tenant les mains serrées dans les siennes, sans prononcer une parole.... Je vous atteste, j'atteste à mes concitoyens, j'atteste à la postérité, que mon mari... ne s'est point empoisonné dans une tasse de café ; il ne s'est point brûlé la cervelle d'un coup de pistolet. »

Quant à Le Bégue de Presle, outre sa Relation sur les derniers jours de M. Jean-Jacques Rousseau, dont nous avons déjà parlé et qui est datée du 25 août 1778, nous avons de lui une assez longue « Lettre sur la mort de Jean-Jacques Rousseau écrite par un de ses amis, » aux auteurs du *Journal de Paris*. Datée du 12 juillet 1778, elle fut occasionnée par un article de 18 lignes paru dans ce journal le 5 ou le 6, intitulé : Variété, et donnant quelques renseignements sur le séjour de Jean-Jacques à Ermenonville, sa mort et son inhumation. Il y est dit au sujet de sa mort, déjà annoncée la veille : « Il eut jeudi dernier... à neuf heures du matin, en revenant de la promenade, une attaque d'apoplexie qui dura deux heures et demie et dont il mourut. »

La lettre de Le Bégue débute ainsi : « Vous avez annoncé, messieurs,... la mort de Jean-Jacques Rousseau sous le titre de « Variété ». Permettez-moi de vous représenter que jamais rien ne mérita plus le titre d'événement que la mort d'un écrivain, d'un philosophe, d'un homme aussi éminent. On a beaucoup parlé de Jean-Jacques Rousseau sans le connaître ;

et comme on parle de sa mort sans en savoir les circonstances, je vous en envoie le récit, et vous prie, messieurs, de le rendre public. » Ce récit très détaillé de la dernière journée de Jean-Jacques et de son inhumation, n'apprend guère rien de nouveau après celui de René de Girardin, sauf la présence de deux Genevois à l'inhumation¹. Le Bègue dit en terminant : « Vous pouvez, messieurs, regarder toutes les circonstances de ce récit comme bien certaines. Je les ai apprises et m'en suis pénétré dans la chambre, devant le lit, sur la place même où Rousseau est tombé et est mort. J'étais seul avec sa veuve ; elle est bonne et honnête femme, et ne pouvait pas inventer sur ce sujet. »

H. Martin, dans son *Histoire de France*, dit avec raison que cette relation est la première en date. S'il ajoute qu'elle est encore la plus digne de foi, bien qu'elle soit un peu trop emphatique et que Jean-Jacques y discoure trop, cela fait supposer qu'il ne connaissait pas la lettre de Girardin à M^{me} d'Houdetot, manifestement plus rassise et plus exacte.

D'après la *Correspondance* dite de Grimm, la lettre de Le Bègue ne fut pas insérée dans le *Journal de Paris*, peut-être sous l'influence de Corancez, un de ses fondateurs ; mais elle ne nous en est pas moins parvenue, et cela par l'intermédiaire de cette Correspondance².

¹ R. de Girardin, dans sa Lettre à M^{me} d'Houdetot, dit seulement qu'il avait prié un Genevois des amis de Rousseau de venir pour la cérémonie funèbre afin que toutes les formes genevoises pussent être observées exactement, — et le Procès-verbal de l'inhumation n'a été signé que par Le Bègue de Presle, Jean Romilly, « citoyen de Genève, » de Corencez, le procureur général et le greffier. (Lettre de St. de Girardin, Pièces justificatives, p. 28 et 47.) Voir Appendice II, fin.

² Juillet 1778. On avait eu soin, il est vrai, de la faire précéder d'un article nécrologique qui commence ainsi : « L'opinion généralement admise sur la nature de la mort de J.-J. Rousseau n'a pas été détruite par une lettre que nous aurons l'honneur de vous envoyer sur cet événement, et qui est d'un médecin de Paris, M. Le Bègue de Presle, son ami. On persiste à croire que notre philosophe s'est empoisonné lui-même. » (*Correspondance littéraire, philosophique et critique de Grimm et de Diderot*, nouvelle édition, Paris, t. X, 1830, p. 70, 80.) Cette Correspondance, envoyée manuscrite tous les quinze jours à diverses cours de l'Europe et dont la publication posthume lui a fait un nom dans les lettres, a commencé en 1753 et s'est terminée en 1790 ; mais elle n'a pas toujours été dirigée par Grimm,

Dans la relation des derniers jours de Rousseau, Le Bégue dit sommairement et en faisant allusion, semble-t-il, à sa lettre : « Je ne répéterai pas ce que M. Rousseau a dit pendant sa dernière heure, et encore moins les propos faux ou in-exacts qu'on lui attribue : M^{me} Rousseau, qui était seule avec lui, avait trop d'inquiétude et de chagrin pour retenir jusqu'aux expressions des réflexions morales ou religieuses qu'a pu faire son mari ; si le trouble que doit causer dans l'esprit la destruction de l'organisation ou la cessation de la vie, lui en a permis. Je me suis assuré, par des informations prises le jour même de sa mort et les jours suivants, que M. Rousseau n'a montré ni ostentation ni faiblesse dans ses derniers moments, mais de l'affection pour sa femme, de la confiance en M. de Girardin, et de l'espérance dans la miséricorde de Dieu. »

Après les lettres de René de Girardin et les relations de Le Bégue de Presle, il faut signaler trois lettres, toujours dans le même sens, publiées en 1878 par l'*Intermédiaire* et datées du 7, 12 et 14 juillet 1778. On les trouvera avec les explications qu'elles réclament dans l'Appendice II.

Le comte d'Escherny est cité, non sans raison, tantôt comme favorable à l'idée du suicide de Rousseau, et tantôt comme appuyant la donnée traditionnelle.

Personnellement il croyait au suicide, et nous ne saurions nous en étonner, soit à cause de la manière assez relâchée dont il en envisageait le principe, soit à cause de ses relations avec les encyclopédistes, surtout Diderot¹, soit parce qu'il pouvait supposer que l'état mental de Jean-Jacques, tel qu'il l'avait constaté à Paris, ne pouvait qu'empirer. « Il ne put pas, dit-il, supporter à Ermenonville plus de quatre mois le fardeau de la vie ².

qui en céda la direction à Meister en 1774. (Voir *Melchior Grimm*, par Schérer, Paris 1887.)

¹ Voir dans Morin, p. 356-365.

² Quelle erreur déjà dans cette indication de quatre mois ! Rousseau est arrivé chez les Girardin le 20 mai, et il a expiré le 2 juillet.

» Il avait contre lui un fond de tristesse habituelle, les regrets de sa liberté perdue, le désordre de sa tête, l'idée affreuse de se croire haï et méprisé, et ces moments de désespoir attachés aux spasmes de la mélancolie. Il avança le moment marqué par la nature, prit son congé et n'attendit pas qu'elle le lui donnât. Où serait donc l'obligation de vivre, quand on ne vit plus que pour souffrir¹ ? »

D'autre part, d'Escherny dit plus loin : « Il y a différentes versions sur les derniers moments de ce philosophe. Voici celle, si on en est curieux, que j'ai recueillie sur les lieux. » Or, cette version, qui a un cachet populaire bien marqué, est en profonde harmonie avec les récits des Girardin, de Thérèse et de Le Bégue de Presle.

Quand à Houdon, qui, d'après M. de Corancez, lui aurait dit : « Le trou était si profond que j'ai été embarrassé pour le remplir, » il a été interrogé sur ce sujet par Pétetin, et il a démenti formellement ce propos. En outre, quelques jours après, le 8 mars 1819, le célèbre sculpteur écrivit à son visiteur : « Monsieur, j'ai tardé à vous écrire, parce que je voulais rechercher et examiner de nouveau le masque de Jean-Jacques Rousseau, que j'ai moulé sur lui-même après sa mort. Il résulte de ce nouvel examen, que la contusion qui existe au front, paraît bien la suite d'un coup violent, et non l'effet d'un trou. Je crois bien que la peau a pu être endommagée ; néanmoins, on aperçoit parfaitement au travers de cette contusion les lignes non interrompues des rides.... Quand au propos que M. de Corancez me prête, je ne l'ai point tenu, et je n'ai pu le tenir. Pour qui connaît les opérations de cette nature, il sera démontré qu'il est physiquement impossible que je puisse être embarrassé pour remplir le vide occasionné par un trou. Si ces renseignements peuvent vous être utiles... vous êtes le maître d'en faire l'usage que vous trouverez convenable². »

Henri Martin, dans son *Histoire de France* (t. XIX, p. 356,

¹ *Mélanges*, t. III, p. 160.

² Appendice aux *Confessions* dans *Oeuvres de Rousseau*, Paris 1819, tome III, p. 177-179.

note), dit que, d'après la tradition conservée dans la famille de Houdon, le sculpteur a toujours nié le suicide de Rousseau.

De Sévelinges, qui a fait l'article « J.-J. Rousseau » dans la *Biographie universelle*, s'exprimait ainsi en 1840 : « Nous tenons nous-même de M. Houdon, que nous avons eu soin de consulter, que, si une blessure récente frappa ses regards, elle ne lui donna nullement lieu de penser qu'elle provenait d'un coup de pistolet. Le masque moulé sur la tête de Rousseau... ne porte d'autre marque qu'une cicatrice légère, qui résulterait probablement de la chute de Jean-Jacques.... En un mot, M. Houdon, qui, non content de voir par lui-même, a pris des renseignements de toutes les personnes témoins de la fin du philosophe,... rejette avec une entière conviction toute idée de suicide. »

Mais assez, trop peut-être, sur cette pénible controverse, qui, semble-t-il, n'avait réellement pas sa raison d'être (voir Appendice III). Nous avons hâte d'arriver à quelques détails sur les derniers sentiments exprimés par Rousseau, en suivant surtout la relation de R. de Girardin, telle que nous la trouvons dans le *Voyage à Ermenonville*.

Dans l'après-midi du mercredi (1^{er} juillet), peut-être après avoir dîné chez M. de Girardin, comme l'a écrit Thérèse, Rousseau fit sa promenade ordinaire avec son « petit gouverneur. » La chaleur était grande. Il s'arrêta plusieurs fois, ce qui ne lui était pas ordinaire. Il souffrait de troubles intestinaux, qui, du reste, étaient complètement dissipés lorsqu'il revint pour le souper.

Le jour suivant, 2 juillet, il se leva à son heure accoutumée et sortit pour aller contempler le soleil levant. Il prit ensuite, suivant sa coutume, une tasse de café au lait, préparé par sa femme, qui en prit aussi, de même que la servante¹. Aussitôt

¹ D'après la lettre de Thérèse, il n'aurait pas déjeuné, mais l'autopsie a signalé du café dans l'estomac. Ce qui montre bien qu'on ne peut pas avoir une confiance illimitée dans l'exactitude de toutes les données de cette lettre, du reste si postérieure à la mort de Rousseau, c'est son affirmation qu'il a expiré « le 3 juillet, et non le 2. » Or le procès-verbal de l'autopsie faite le lendemain est du 3. — On trouve, dans les *Lettres inédites de J.-J. Rousseau*, publiées par Henri de Rothschild

après le déjeuner, il demanda à sa femme de l'aider à s'habiller, parce que la veille il avait promis d'aller au château dans la matinée, probablement pour donner une leçon de musique à M^{lle} de Girardin.

Quelque temps après, à l'heure où Thérèse sortait pour les besoins de son ménage, il la pria d'aller payer un serrurier qui avait travaillé pour lui à l'occasion de son emménagement, dit Thérèse, et il recommanda de ne rien rabattre. Lorsqu'elle rentra après quelques minutes d'absence, elle trouva son mari assis sur une chaise de paille et le coude appuyé sur une commode. « Qu'avez-vous, mon ami, lui dit-elle ? — Je sens, répondit-il, un étrange malaise et une grande oppression, une faiblesse et une souffrance générales. » Eprouvant en particulier et par accès des douleurs extrêmement violentes à la tête, il y portait alors les deux mains.... Thérèse, pour se procurer du secours sans l'alarmer, chargea la femme du concierge d'annoncer au château que son mari était malade. M^{me} de Girardin, la première informée, courut chez Rousseau, et, afin d'excuser sa visite matinale, elle se hâta de lui demander s'ils n'avaient pas été incommodés dans la nuit par le bruit fait au village. Rousseau la remercia vivement de son attention, mais la pria, par égard pour elle-même, de le laisser seul avec sa femme.

Dès qu'il se vit seul avec elle, il la pria de s'asseoir auprès de lui. « M'y voici, mon ami, dit-elle. Comment vous trouvez-vous ? — Je souffre cruellement, mais, je vous en prie, ouvrez la fenêtre, que je voie encore une fois la verdure qui couvre la face de la nature, qu'elle est belle ! — Mon cher mari, que voulez-vous donc dire par là ? — Une de mes prières à Dieu, répondit-il avec une parfaite tranquillité, a toujours été de mourir sans médecin et sans maladie, et que vous puissiez me fermer les yeux ; ma prière est sur le point d'être exaucée. Si jamais je vous ai causé quelque chagrin ; si, depuis notre union, vous avez éprouvé quelque infortune qu'autrement

(p. 131, Appendice II), le fac-similé d'un autographe de Thérèse. L'écriture n'est pas mauvaise, mais l'orthographe en est si étrange qu'on a de la peine à démêler le sens.

vous eussiez évitée, je vous prie de me le pardonner. — Ah ! s'écria-t-elle tout en pleurs, c'est à moi, non à vous de demander pardon, pour les peines et les embarras que je vous ai causés ! Mais, encore une fois, que voulez-vous dire par ces discours ? — Ecoutez-moi, ma chère femme, je sens que je me meurs ; mais je meurs dans une parfaite tranquillité : je n'ai jamais voulu de mal à personne, et j'ai droit d'espérer en la miséricorde de Dieu. Mes amis m'ont promis de ne jamais disposer sans votre consentement des papiers que j'ai remis entre leurs mains, et M. de Girardin aura l'humanité de réclamer l'exécution de leur promesse. Remerciez-le et sa femme aussi, pour moi ; je vous laisse dans leurs mains, et je compte assez sur leur amitié pour emporter avec moi la douce certitude qu'ils vous tiendront lieu de père et de mère. Dites-leur que je leur demande la permission d'être enterré dans leur parc, et que le choix du lieu m'est indifférent. Donnez mon *Souvenir* à mon « petit gouverneur » et ma botanique à M^{lle} de Girardin¹. Donnez quelque chose aux pauvres du village afin qu'ils prient pour moi ; et que l'honnête couple dont j'ai fait l'établissement, reçoive le cadeau que je lui destinais. Je vous recommande encore expressément de faire ouvrir mon corps par des personnes convenables et consigner un détail exact de la dissection et des observations qu'on aura faites. »

Cependant, les douleurs augmentaient ; il se plaignait d'élancements cruels dans la poitrine et dans la tête. Sa femme ne pouvant plus contenir son affliction, il oublia ses maux pour tâcher de la consoler. « Voyez comme le ciel est pur, lui dit-il, en montrant le firmament dans une espèce de transport où il parut renfermer toute l'énergie de son cœur, il n'y a pas au ciel un seul nuage ; j'y vois le Dieu de miséricorde qui m'attend pour me recevoir dans son sein ! »

¹ D'après Littré, le mot souvenir signifie, entre autres sens : « Tablettes où l'on écrit ce qu'on veut se rappeler. » Était-ce donc une espèce d'agenda ou de portefeuille ? — Quant à la « botanique, » était-ce le commencement de l'herbier que Rousseau avait entrepris pour la flore d'Ermenonville ?

Peu après¹, Rousseau tomba sur le plancher, entraînant sa femme avec lui. Elle s'efforça de le relever ; mais, le voyant sans voix et sans mouvement, elle poussa des cris et tous les voisins accoururent. Le corps fut relevé et déposé sur le lit.

« J'entraî dans ce moment, dit R. de Girardin ; et lui prenant la main, je lui trouvai une sorte de chaleur qui me fit croire que le cœur battait encore. J'envoyai chercher le chirurgien voisin et je dépêchai un exprès à Paris pour ramener au plus tôt avec lui un médecin, ami de Rousseau (Le Bégue de Presles). J'eus recours à quelques gouttes d'alcali volatil, que je lui fis sentir et avaler à plusieurs reprises, mais ce fut inutile. »

« Il est certain, ajoute Le Tourneur, que Rousseau vit arriver sa dernière heure de sang-froid et même avec satisfaction. Soumis à la Providence et convaincu de l'immortalité de l'âme,... mais accoutumé, depuis nombre d'années, à considérer ce moment comme le seul où il pût oublier les trahisons et les persécutions passées et ne plus craindre de les voir se renouveler, il ne cachait pas que sa fin lui paraissait désirable. »

« A Ermenonville, dit Fritz Berthoud², la mort frappa Rousseau d'un de ses coups les plus ordinaires et les plus doux, bien que leur soudaineté étonne toujours. » Ce qui me semble particulièrement ressortir des derniers moments de Jean-Jacques, c'est leur simplicité, leur parfait naturel, je dirais presque, leur humilité. On comprend comment M^{me} de Vassy pouvait dire que cette mort fut belle, touchante, même sublime.

CHAPITRE VII

Date de la composition de l'Allégorie.

Il est plus que temps de revenir à l'*Allégorie*, pour tâcher de préciser la date de sa composition, en profitant de tout ce

¹ Non pas proprement : « après ces mots, » comme le dit R. de Girardin, mais : « peu après, » pour laisser de la place à certains procédés thérapeutiques dont parlent Thérèse et la version populaire rapportée par d'Escherny.

² *Jean-Jacques au Val de Travers*, p. 322.

qui vient d'être exposé. Nous avons dit qu'Ern. Naville estimait que ce fut probablement le dernier écrit de Rousseau et qu'il fut rédigé dans la seconde moitié de 1777 ou dans la première de 1778. Mais ne pourrait-on pas aller un peu plus loin et dire que l'*Allégorie* fut bien le dernier ouvrage du grand philosophe, qu'elle fut composée à Ermenonville et dans le mois de juin 1778 ?

Un fait doit d'abord attirer notre attention : la dernière des « Rêveries » porte avec elle sa date précise : le 12 avril 1778. Elle débute en effet par ces mots : « Aujourd'hui, jour de Pâques fleuries, il y a précisément cinquante ans de ma première connaissance avec M^{me} de Warens. Elle avait vingt-huit ans alors, étant née avec le siècle¹. Je n'en avais pas encore dix-sept. » Or, si ce jour-là il s'était écoulé précisément cinquante années depuis que Jean-Jacques avait fait en 1728 la connaissance de M^{me} de Warens, ce devait être en 1778, et dans cette année le jour de Pâques fleuries ou dimanche des Rameaux tombait sur le 12 avril. Cette date ne correspond pas trop mal avec ce que dit Rousseau sur l'âge qu'il avait alors. Seulement, étant né le 28 juin 1712, non seulement il n'avait pas encore dix-sept ans le 12 avril 1728, mais encore pas même seize d'accomplis². La dernière des « Rêveries, » aussi la plus récente, comme tout porte à le croire, tombe donc sur le 12 avril 1778, et l'*Allégorie* doit lui être postérieure.

Mais il y a plus : la dixième « Rêverie » finit brusquement, ainsi que l'indiquent et son texte et le pointillé typographique qui la suit dans les trois éditions que j'ai sous les yeux, elle n'est pas logiquement terminée, comme le sont toutes les

¹ Rousseau commet ici une double erreur : M^{me} de Warens n'était pas « née avec le siècle, » c'est-à-dire en 1701, mais le 31 mars 1699. Le 12 avril 1728, lorsque Jean-Jacques fit sa connaissance, elle avait plus de vingt-huit ans, elle en avait vingt-neuf accomplis. (Voir de Montet : *M^{me} de Warens et le Pays de Vaud*, p. 1 ; Mugnier : *M^{me} de Warens et J.-J. Rousseau*, p. 28.)

² Rousseau se vieillissait ainsi, de même que dans la VII^e Rêverie il se disait âgé de soixante-cinq ans passés, lorsqu'il aurait dû dire soixante-quatre. Ce n'est que le 28 juin 1778, à Ermenonville, et peu de jours avant sa mort, qu'il accomplit sa soixante-cinquième année.

autres. Comment expliquer cette brusquerie et cette véritable lacune ? On ne saurait s'en étonner quand on tient compte des circonstances où se trouvait alors Rousseau.

Se sentant vieillir, il était toujours plus douloureusement préoccupé de la santé de sa femme et de la nécessité de quitter Paris pour s'établir à la campagne, malgré l'exiguité de leurs ressources. Sans doute, les offres généreuses d'hospitalité ne manquaient pas, mais il s'en fallait de beaucoup qu'elles pussent toutes convenir à Jean-Jacques, et il a dû être souvent très perplexe.

La première offre que nous connaissions fut faite par le commandeur de Menon, qui demeurait à Lyon, et elle ne pouvait être acceptée par celui qui n'aspirait qu'à sortir d'une grande ville.

Nous avons déjà parlé de l'hospitalité offerte par le comte Duprat, à laquelle se rapportent trois lettres (31 décembre 1777, 3 février et 15 mars 1778), et qu'en définitive il n'accepta pas à cause des difficultés du voyage.

De Corancez, voyant son ami toujours dans l'embarras, lui offrit un logement dans une petite maison qu'il avait à Sceaux (à 15 km. S. de Paris). On était « au printemps. » Rousseau alléguait qu'il ne voulait pas empêcher M^{me} de Corancez, alors nourrice, de passer l'été à la campagne. De Corancez revint à la charge et déclara qu'une affaire urgente les contraignait de rester à Paris. Rousseau ne voulut pas le croire ; mais, dans une nouvelle visite, il se laissa persuader et accepta avec reconnaissance. C'est du moins ce qu'affirme de Corancez.

« Après cela, dit-il, de peur qu'il ne me soupçonnât de vouloir m'emparer de sa personne, j'éloignai mes visites. » Lorsqu'il voulut les recommencer, il ne trouva chez Rousseau que sa femme qui lui dit simplement qu'il était « sorti, » tandis qu'il était déjà parti pour voir Ermenonville.

Que s'était-il passé à l'insu de Corancez ? Rousseau avait reçu vers le commencement d'avril une nouvelle offre d'hospitalité de la part du chevalier de Flamanville, propriétaire en Normandie, et il était assez disposé à l'accepter, lorsque,

« à la fin d'avril, » il consulta son ami, le Dr Le Bégue de Presles. Celui-ci l'en dissuada fortement, puis lui offrit, au nom de leur commun ami René de Girardin, un asile beaucoup moins éloigné et convenant merveilleusement. Rousseau se montra tout de suite fort favorable à cette nouvelle proposition ; mais, comme nous l'avons vu, son ami ne voulut pas encore recevoir sa réponse. Trois jours après, Rousseau le pria de décider pour lui, et Le Bégue l'engagea à se rendre lui-même sur les lieux, avant de déménager. Le surlendemain, Rousseau reçut la visite de ses futurs hôtes, et, le 20 mai, il partit pour Ermenonville avec l'intention d'y passer cinq jours.

Au milieu de toutes ses incertitudes, nous le voyons faire deux grandes courses dans les environs de la capitale avec Bernardin de Saint-Pierre : l'une, déjà mentionnée, « le lundi des fêtes de Pâques, » soit le 20 avril, au mont Valérien ; l'autre, « à quelque temps de là, » à Romainville (à 2 km. N.-E. de Paris), où il y avait jadis, outre les ruines d'un château fort, un joli bois et de nombreux lilas. A la fin de cette promenade, les deux amis en projetèrent une autre « dans la huitaine » sur les hauteurs de Sèvres¹. En quittant Bernardin, Rousseau lui dit, en lui serrant la main : « J'avais besoin de passer ce jour avec vous, » mais ils ne devaient plus se revoir. Bernardin se trouva seul au rendez-vous. Plusieurs jours de suite, il y revint, mais toujours vainement. Il lui écrivit, point de réponse. Extrêmement inquiet, il se rendit chez Jean-Jacques, probablement le 4 juin, et il y apprit d'un nouveau locataire que Rousseau « s'était retiré à la campagne » déjà depuis une quinzaine de jours. Quelque temps après, les journaux lui annoncèrent sa mort, il en fut désespéré et essaya de réagir en écrivant ses souvenirs de Rousseau.

En tenant compte de toutes ces circonstances de la vie de Jean-Jacques, du 12 avril au 20 mai, on comprend qu'il ait pu laisser interrompue sa dixième « Rêverie, » et mieux encore que dans cet intervalle, lui surtout, n'ait pas eu assez de liberté d'esprit pour composer son *Allégorie*.

¹ *Oeuvres de Bernardin de Saint-Pierre*, t. VIII ; *Mélanges*, p. 7 et 69.

On peut en dire de même des dix derniers jours du mois de mai, pendant lesquels Rousseau, d'abord seul, puis rejoint par Thérèse, dut avant tout visiter avec M. de Girardin le vaste et pittoresque domaine, puis s'occuper de la réorganisation du modeste intérieur.

C'est donc au mois de juin que dut être composée l'*Allégorie*, si, comme M. Ern. Naville l'a bien démontré, elle dut l'être dans la seconde moitié de 1777 ou dans la première moitié de 1778. Et combien ce séjour à Ermenonville pendant les splendeurs de juin devait être favorable à l'éclosion dans l'âme de Rousseau d'une pareille œuvre !

Sans doute, même alors, il dut avoir de pénibles moments à traverser, étant donnés son tempérament, les étranges vicissitudes de son existence et le trouble mental qui avait fini par l'obséder. Les violents orages ne se calment pas tout d'un coup, pas plus dans le cœur humain que sur l'Océan. Nous avons la preuve qu'il en fut ainsi pour Jean-Jacques à Ermenonville soit dans l'écrit de Corancez sur Rousseau, soit dans la lettre de Thérèse du 1^{er} juin 1778 (voir Appendice I). Mais, d'autre part, n'oublions pas que Thérèse était alors fort indisposée contre M. de Girardin et que de Corancez, non seulement était très lié avec d'Alembert, par là même avec les encyclopédistes¹, mais encore fut très déçu en apprenant subitement, quand il se croyait assuré de devenir l'hôte de Jean-Jacques reconnaissant, que celui-ci était déjà chez les Girardin. Le chevalier de Flamanville, que de Corancez met en scène au retour d'une visite à Ermenonville, dut aussi éprouver quelque regret de ce que Rousseau n'avait pas accepté l'offre qu'il était venu lui renouveler.

Ces deux ou trois témoignages ne nous inspirent donc qu'une médiocre confiance, et leur valeur nous paraît fort petite en comparaison de toutes les données qui les contredisent. Que Jean-Jacques ait eu quelques mauvais moments chez les de Girardin, nous l'admettons sans peine ; mais

¹ Voir Morin, p. 321.

nous n'en croyons pas moins que le séjour qu'il y fit fut paisible, relativement heureux et que cet asile fut pour lui ce qu'est le port pour un vaisseau qui vient d'être battu par la tempête.

Comment n'y aurait-il pas profondément joui de son indépendance, de la *beata solitudo*, qu'il pouvait savourer à Ermenonville autant qu'il le voulait, au milieu d'une nature si riche et si variée, lorsqu'il n'avait à fréquenter qu'une famille aimable et cultivée, où il se sentait en pleine sympathie et où il était toujours le bienvenu sans être jamais réclamé, lorsqu'il avait encore autour de lui de bons villageois qui, certes, ne lui apparaissaient pas comme enrôlés dans « le complot » et parmi lesquels il pouvait à son aise, aimer et surtout rendre service, en étant bien placé pour le faire ? Souvenons-nous des liens d'affection qui l'unissaient particulièrement au cadet des enfants de Girardin et aussi à sa sœur, des joies qu'il devait éprouver en se remettant à sa chère musique et en refaisant un nouvel herbier dans les conditions les plus favorables. N'était-il pas aimé, respecté à Ermenonville et dans tous les environs ? Et, le pays lui-même, ne rendait-il pas richement témoignage des plaisirs qu'il avait procurés au promeneur solitaire, n'était-il pas après sa mort, et pour longtemps encore, peuplé des bons souvenirs qu'il y avait laissés ? Ne savons-nous pas que, tout en y cueillant des plantes pour son herbier, Rousseau faisait de longues promenades où il oubliait les heures et pouvait se livrer à de fécondes rêveries ? N'avait-il pas ses projets pour l'hiver ? En prenant congé de Le Bégue de Presles, le 26 juin, ne lui donnait-il pas toute sorte de commissions en vue de cette saison ? « Il faisait dans les beaux jours d'été, raconte St. de Girardin (p. 15), une abondante récolte de plantes et de fleurs. « Je les classerai et les arrangerai, disait-il, dans » les longues soirées d'hiver : ce sera une occupation.... » Il avait aussi jeté des notes sur des cartes, écrit des pensées détachées ; c'était encore pendant l'hiver qu'il se proposait de perfectionner et de lier ce travail. » Précédemment, Stanilas avait déjà parlé de ces notes sur cartes comme étant

une des occupations favorites de Rousseau : « Il faisait à Ermenonville tout ce qui pouvait lui convenir : il herborisait, composait des romances ou déposait sur des cartes les pensées qui se pressaient dans sa tête pendant ses longues promenades dans des lieux solitaires. »

Ces notes sur cartes méritent toute notre attention.

Ne pourraient-elles pas rappeler ce que fit l'ardent penseur lors de sa fameuse extase en 1749 sur le chemin de Vincennes, quand il entrevit confusément tout ce qu'il devait développer dans plusieurs de ses ouvrages et, sous un chêne, écrivit au crayon sa prosopopée à Fabricius ?

Et ne peut-on pas rapprocher de tout cela ce que P. Prévozt, dans une notice déjà citée, a écrit sur les rêveries de Jean-Jacques et sa manière de composer ? « Son goût pour copier, dit-il, était tel que je l'ai entendu assurer qu'étant en Dauphiné, il y avait presque tout copié Mézeray de sa propre main. Cependant, l'activité de son génie forçait cette espèce d'entrave où il voulait l'assujettir, et dans le temps même où il cherchait à tenir son imagination captive, elle l'entraînait dans des méditations et le jetait dans des rêveries dont il ne sortait que pour répandre sur le papier les sentiments qui l'agitaient.... Il ne travaillait jamais mieux qu'en plein air. A mesure que ses idées naissaient et tourmentaient son imagination, il les répandait au hasard, et le premier papier qu'il trouvait sous sa main en était le depositaire. Alors, peut-être échauffé par une méditation profonde et soutenue, il composait avec facilité ; d'ordinaire, son travail était lent et pénible, la correction longue et laborieuse. »

Comment, dès lors, ne pas admettre que des notes relatives à l'*Allégorie* ont pu être écrites sur des cartes pendant certaines promenades de Jean-Jacques et que, de retour à la maison, « échauffé par une méditation profonde et soutenue, » il aurait « composé » l'ensemble « avec facilité ? » Le sujet, tel qu'il se présentait à sa vision, ne devait-il pas l'entraîner ?

Une belle preuve que l'*Allégorie* a été ainsi composée à Ermenonville nous est offerte par la splendide description

d'une nuit d'été, qui est au début et qui doit maintenant être en entier citée.

« Ce fut durant une belle nuit d'été que le premier homme qui tenta de philosopher, livré à une profonde et délicieuse rêverie et guidé par cet enthousiasme involontaire qui transporte quelquefois l'âme hors de sa demeure et lui fait, pour ainsi dire, embrasser tout l'univers, osa élever ses réflexions jusqu'au sanctuaire de la nature et pénétrer, par la pensée, aussi loin qu'il est permis à la sagesse humaine d'atteindre.

» La chaleur était à peine tombée avec le soleil ; les oiseaux, déjà retirés et non encore endormis, annonçaient par un ramage languissant et voluptueux le plaisir qu'ils éprouvaient à respirer un air plus frais ; une rosée abondante et salubre ranimait déjà la verdure fanée par l'ardeur du soleil ; les fleurs élançaient de toutes parts leurs plus doux parfums ; les vergers et les bois, dans toute leur parure, formaient, au travers du crépuscule et des premiers rayons de la lune, un spectacle moins vif et plus touchant que durant l'éclat du jour. Le murmure des ruisseaux, effacé par le tumulte de la journée, commençait à se faire entendre ; divers animaux domestiques, rentrant à pas lents, mugissaient au loin et semblaient se réjouir du repos que la nuit allait leur donner, et le calme qui commençait à régner de toutes parts était d'autant plus charmant qu'il annonçait des lieux tranquilles sans être déserts, et la paix plutôt que la solitude.... »

Ne sent-on pas que cette description, à la fois si simple et si poétique, n'est pas seulement le fruit du souvenir et de l'imagination, mais qu'elle a été transcrite d'après nature ? C'est une nuit d'été, comme il y en a au mois de juin. Et le paysage décrit, ces bois et ces vergers, ces lieux tranquilles sans être déserts, ces ruisseaux murmurants, ce ramage des oiseaux, ces troupeaux rentrant lentement à l'étable, tout cela ne semble-t-il pas refléter un vallon comme celui d'Ermenonville et comme, probablement, il n'y en a pas beaucoup d'autres dans les environs de Paris, si variés et parfois si magnifiques qu'ils puissent être ?

Il est un autre point sur lequel nous devons revenir et qui peut contribuer à préciser encore plus la date de la composition de l'*Allégorie*. Comme nous l'avons indiqué, son manuscrit original se compose de deux parties, dont l'une est une copie très nette et plus ou moins achevée, tandis que l'autre n'est qu'un brouillon corrigé : une fois cette œuvre commencée et déjà si avancée, Rousseau ne devait-il pas être pressé d'y mettre la dernière main ? Jusqu'à son avant-dernier jour, il n'était point proprement malade, il était même remarquablement dispos de corps et d'esprit, rien n'annonçait un prochain décès. Dès lors, comment ne pas être conduit à penser que l'*Allégorie* fut composée vers la fin de juin et que la brusque intervention de la mort a seule empêché l'auteur de mettre au net la seconde partie du manuscrit ?

L'*Allégorie* nous apparaît donc toujours plus comme étant le dernier mot de Jean-Jacques à la postérité, comme son chant du cygne.

« Ce résultat est considérable, » disait déjà Ern. Naville en 1862. Borgeaud, d'autre part, a écrit en 1883, dans sa belle thèse allemande (p. 103), des lignes qui sont d'un vrai théologien et dont voici une exacte traduction : « Le Christianisme johannique, auquel un Schleiermacher devait plus tard s'arrêter, est naturellement celui qui se rapproche le plus de celui de Rousseau ; mais Jean-Jacques ne pense aucunement mettre de côté le Christianisme paulinien d'un saint Augustin, d'un Luther, qui, d'une manière générale, a son point de départ dans la mort expiatoire de Christ. Dans le fragment déjà signalé sur la Révélation, Christ s'annonce ainsi : « O mes enfants, je viens expier et guérir vos erreurs ; » aimez Celui qui vous aime et connaissez Celui qui est. » Si l'on tient compte du soin avec lequel Rousseau choisissait ses expressions, de l'importance qu'il leur attribuait, ce passage acquiert une grande signification pour la caractéristique de sa foi chrétienne ¹. »

¹ Borgeaud met ici en note une très remarquable parole de Rousseau, tirée d'une préface d'un projet de lettre à M. Bordes : « Souvent je me suis donné beaucoup de peine pour tâcher de renfermer dans une phrase, dans une ligne,

René de Girardin disait mélancoliquement à la fin de sa lettre à M^{me} d'Houdetot : « Tout concourait à exciter en lui le besoin de se communiquer ses idées. S'il eût seulement vécu dix ans de plus, l'univers eût sans doute hérité d'une très riche succession. »

Pétetin dit de même à la fin de son *Appendice aux Confessions* (p. 169) : « Pour peu que sa tête et son imagination se fussent calmées dans la belle retraite que l'hospitalité la plus généreuse et la plus aimable lui assurait, on pouvait espérer que des productions nouvelles en harmonie avec une situation si douce et un si beau lieu ajouteraient à sa gloire.... Espérance trompeuse ! La mort a tout englouti ! »

Non, Dieu en soit loué, la mort n'a pas tout englouti ! La douce retraite d'Ermenonville, si courte qu'elle ait été, est loin d'avoir été inféconde. Indépendamment du bien spirituel qu'elle a fait à Jean-Jacques, elle lui a permis d'écrire l'*Allégorie*, son vrai testament religieux ; et, certes, cette production n'ajoute pas peu à la gloire de son auteur et surtout au bien que son souvenir peut faire au sein de l'humanité. Si elle est encore peu connue, elle mérite d'autant plus de l'être qu'elle est le plus éclatant et le plus pur témoignage que Jean-Jacques ait donné de sa foi chrétienne : elle est avant tout un magnifique et suprême hommage rendu à Jésus-Christ.

Plus d'une fois, dans un séjour fait au-dessus de Clarens, j'ai pensé à Rousseau et à son *Allégorie*, en voyant, après une après-midi toute chargée de nuages, le ciel peu à peu s'éclaircir à l'occident, puis le rideau s'élever au-dessus de l'horizon et le soleil apparaître dans toute sa gloire, projetant à travers notre beau lac, comme un solennel adieu et un cordial au revoir, une longue traînée de lumière, large et palpitante.

Mais une autre comparaison a été faite, à coup sûr préférable, si l'on pense à tout ce que le Christianisme de Jean-Jacques, même à son degré le plus élevé, avait encore d'im-

dans un mot jeté comme au hasard, le résultat d'une longue série de réflexions. »
(*Oeuvres inédites* publiées par Streckeisen-Moultou, p. 321.)

parfait, aux infinies profondeurs et à l'immensité de la vérité chrétienne, aux glorieuses perspectives de la vie à venir. D'ailleurs, les deux comparaisons peuvent être associées, puisqu'elles concernent la même réalité spirituelle envisagée à des points de vue différents. Elles se complètent.

« Lorsqu'aux derniers jours de l'automne, a dit un maître vénéré à la fin de sa *Nouvelle étude sur la religion de Jean-Jacques Rousseau*, un brouillard sombre et froid pèse sur les vallées des Alpes, si le voyageur gravit le flanc de la montagne, bientôt les ténèbres diminuent, une brume légère et transparente remplace les lourdes vapeurs qui traînent sur le sol. Avant de parvenir à la région lumineuse où l'azur céleste doit se découper sur des sommets inondés de lumière, il est un point intermédiaire entre l'ombre et la clarté où les forêts et les pâturages, les neiges et les rochers, voilés encore à demi, commencent pourtant à se laisser entrevoir. C'est à ce point qu'en est Rousseau dans sa dernière manifestation religieuse. Longtemps enveloppée de ténèbres, sa pensée s'élève ; il commence à discerner la vraie place de l'Evangile dans les destinées de l'humanité. »

APPENDICE I

Les partisans du suicide de Rousseau.

Voir page 472, note 4.

En 1788, dix ans après la mort du philosophe, M^{me} de Staël, âgée de vingt-deux ans, publia ses *Lettres sur les écrits et le caractère de J.-J. Rousseau*. « C'était, dit-elle dans la seconde préface du livre réédité en 1814, dans la première année de mon entrée dans le monde ; elles furent publiées sans mon nom. » Cette œuvre de jeunesse, remplie de l'admiration que Necker ressentait pour son illustre compatriote, n'en porte pas moins l'empreinte si personnelle de son auteur. Dans ces *Lettres*, comme aussi plus tard (1796) en traitant de *L'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, M^{me} de Staël excusait, presque approuvait le suicide, qu'elle devait cependant juger au vrai point de vue chrétien en 1812 dans ses *Réflexions sur le suicide* (voir

Vinet, *M^{me} de Staël et Châteaubriand*, 1849, p. 52...). On comprend donc comment, en 1788, elle n'éprouvait pas de répugnance à admettre que celui qui lui inspirait tant d'enthousiasme eût pu, dans l'excès de ses afflictions, mettre lui-même un terme à sa vie. Pour elle, c'était un nouveau chagrin venant de Thérèse, qui avait fait déborder la coupe, et elle insinua qu'il se serait empoisonné avec le café qu'avant de sortir il avait préparé lui-même.

M^{me} de Vassy, fille de René de Girardin, écrivit aussitôt à M^{me} de Staël pour rétablir la vérité. Elle lui dit, entre autres, que c'était seulement plus d'un an après la mort de Rousseau que Thérèse avait « eu des torts assez graves pour ne plus pouvoir rester à Ermenonville. » Mais surtout elle mit à sa disposition le procès-verbal fait par les chirurgiens, un extrait de la Relation de Le Bégue de Presles, et la lettre entière écrite par René de Girardin à M^{me} d'Houdetot sur les derniers moments de Rousseau.

M^{me} de Staël, dans sa réponse, cita ses autorités : « Un Genevois, dit-elle, secrétaire de mon père et qui a passé une partie de sa vie avec Rousseau ; un autre, nommé Moulto, homme de beaucoup d'esprit et confident de ses dernières pensées, m'ont assuré ce que j'ai écrit ; et des lettres que j'ai vues de lui, peu de temps avant sa mort, annonçaient le dessein de terminer sa vie ; voilà ce qui peut excuser mon erreur, car c'est ainsi que j'appelle une opinion que vous combattez. » (*Histoire de Rousseau*, t. I, p. 280.)

On ne saurait aucunement suspecter la bonne foi de M^{me} de Staël, qui, d'ailleurs, n'aurait pu terminer sa réponse, tout au moins, plus aimablement. Mais il importe d'apprécier les autorités qu'elle évoque. « Ce Genevois, secrétaire de son père et qui a passé une partie de sa vie avec Rousseau, » doit être le même que celui dont elle parle dans deux notes de sa sixième Lettre, comme étant « un Genevois qui a vécu avec Rousseau pendant les vingt dernières années de sa vie dans la plus grande intimité, avait reçu une lettre de lui quelque temps avant sa mort, lettre *semblant* (c'est moi qui souligne) annoncer le dessein (de se détruire) et, plus tard, s'était informé avec un soin extrême de ses derniers moments. » Evidemment dans ces deux notes, comme dans la réplique de M^{me} de Staël à M^{me} de Vassy, il s'agit de François Coindet, né en 1734 à Genève, où il mourut en 1808. D'abord commis dans la maison de banque Thélusson, Necker & C^{ie},

il y devint caissier ; puis, après l'élévation politique de Necker, il finit par être son secrétaire intime. Il venait souvent voir Rousseau à Trye et, de retour à Paris, lui rendait toute sorte de services.

A la suite d'une sérieuse étude des documents publiés en 1851, G.-H. Morin (p. 369) était arrivé à penser qu'il devait y avoir eu, en mars 1768, rupture ou au moins cessation de rapports entre Rousseau et Coindet. Cette conjecture a été dûment confirmée par le volume publié en 1861 par G. Streckeisen. Il renferme, en effet, une lettre adressée de Trye, le 18 mars 1768, à Coindet, où Jean-Jacques lui annonce que, dans l'excès de sa détresse, il a « pris le parti de rompre des liaisons tout au moins inutiles. La vôtre, lui dit-il, n'est pas exceptée. Voici les raisons de mon silence, et je vous préviens que je ne le romprai plus que ma situation n'ait changé ; mais je vous promets, et de bien bon cœur, de le rompre si jamais je recouvre un repos sur lequel je puisse compter. Je ne consens pas au voyage que vous vous proposez de faire ici, et comme ni la raison ni l'honnêteté ne permettent d'aller chez les gens par force, j'espère que vous renoncerez à ce projet. — Recevez, je vous prie, mes humbles salutations. »

Le Dr Coindet n'a trouvé dans les papiers de son oncle aucune lettre postérieure. Il semble donc que Rousseau avait rompu tout rapport avec Coindet dès le 18 mars 1768 et qu'on ne peut absolument pas dire avec M^{me} de Staël qu'il avait « vécu avec Rousseau pendant les vingt dernières années de sa vie dans la plus grande intimité. » Au contraire, en 1778, l'intimité n'existait plus depuis une dizaine d'années, il n'y avait même aucune relation directe et, par conséquent, Coindet devait être peu renseigné sur l'état spirituel où se trouvait alors Rousseau, en particulier sur le calme relatif dont il jouissait depuis le milieu de 1777¹.

¹ Au sujet des rapports de Jean-Jacques avec Fr. Coindet, Morin paraît avoir été non moins heureux dans une seconde hypothèse.

Une notice sur Fr. Coindet faite par son neveu le Dr Coindet, et transmise par Musset-Pathay dans son *Histoire de Rousseau* (t. II, p. 623), se termine en alléguant comme preuve que « Jean-Jacques eut toujours de l'amitié pour F. C., le don qu'il lui fit d'un manuscrit de l'*Emile* entièrement copié de sa main, et du portrait peint par La Tour. »

Or Morin dit à l'égard du premier de ces dons (p. 370) : « Je me permets une question ; ce manuscrit a-t-il été remis à Coindet par Rousseau lui-même ? Cela me paraît presque impossible. Il n'a jamais existé de manuscrit complet et parfait.

« L'ensemble de ces faits, dit Ern. Naville, paraît incompatible avec l'usage qu'a fait M^{me} de Staël du témoignage qu'elle attribue à Coindet pour appuyer la thèse du suicide. »

Quant à Paul Moulton, on ne peut dire précisément qu'il

tement correct de l'*Emile* que celui que Rousseau remit à M^{me} de Luxembourg en 1761 pour servir à l'impression de son livre, et en voici la preuve. Lors de la suspension de cette impression, il écrivait à Moulton que « dans son désespoir, il s'était décidé à se remettre sur son brouillon pour refaire un nouveau manuscrit. » (12 décembre 1761.) A cette époque, il n'avait donc plus qu'un brouillon, qui existe encore à la Bibliothèque de l'Assemblée nationale; or un brouillon ne se donne pas. Rousseau fut obligé de fuir peu après et il serait bien singulier qu'il se fût occupé, au milieu de ses tribulations, à copier un ouvrage imprimé et répandu dans toute l'Europe, tout exprès pour Coindet, qui ne lui inspirait alors qu'une amitié bien médiocre. De plus, il écrivait le 14 mars 1770 à l'abbé M. : « Depuis l'impression de l'*Emile*, je ne l'ai relu qu'une fois pour corriger un exemplaire. » Après cela, le moyen de croire qu'il ait pu le copier? On se rappelle que Coindet fut présenté par Rousseau à la marquise de Luxembourg et qu'il parvint à se maintenir chez elle sur un certain pied. (*Confessions*, liv. X.) Il est très probable qu'après l'impression de l'*Emile*, le manuscrit fut rendu à la marquise, et que Coindet trouva le moyen de se le faire donner, soit du vivant de cette dame, soit après sa mort. » Dans une de ses Notes supplémentaires (p. 582), Morin dit à propos d'une visite faite au Dr Coindet en 1842 par un M. Bailly de la Loude qui vit le manuscrit et parla de son écriture comme « nette, correcte, presque sans rature » : « Ces détails achèvent de prouver que ce manuscrit servit à l'impression de l'ouvrage. Si Coindet ne le reçut pas de M^{me} de Luxembourg, comme je l'ai supposé, il se le procura sans doute chez le libraire Guy, qui avait imprimé l'*Emile*. Quant à Rousseau, il n'est pas probable que son manuscrit lui ait été rendu, et il l'est encore moins qu'il l'ait donné à Coindet. » — D'autre part, dans un article fort intéressant d'Eug. Ritter dans le Supplément du *Journal de Genève* du 14 avril 1882 sur les Manuscrits de la Bibliothèque publique de Genève, on lit : « Le Dr Coindet a donné à la Bibliothèque un manuscrit de l'*Emile*; c'est la copie surchargée par endroits de ratures et d'additions, dont s'est servi l'imprimeur de la première édition : Amsterdam, chez Jean Néaulme, 1762. C'est ce que prouvent les notes typographiques qui sont intercalées dans le manuscrit, et qui correspondent parfaitement au commencement des feuilles de cette édition princeps : ainsi que les notes qui indiquent la fin des tomes, etc. Et puis, les feuilles de ce manuscrit ont bien l'air d'avoir traîné dans une imprimerie. » — Peu importe, d'ailleurs, que le donataire ait été M^{me} de Luxembourg, Guy de Paris ou Néaulme d'Amsterdam.

« Quant au portrait peint par La Tour, je ne doute pas, dit Morin, qu'il ne provienne de la même source. Rousseau avait donné ce portrait à M^{me} de Luxembourg. (Voir *Confessions*, liv. X, et la lettre à M. La Tour, 14 octobre 1764.) Cet artiste lui envoya à Môtiers un second portrait, dont il est question dans la lettre susdite. Rousseau y était représenté en costume arménien. Ce portrait a été lithographié en 1827; il porte l'indication suivante : La Tour *pinxit*. Au bas, on lit : « L'original appartient à M. le comte Louis de Girardin. » Ce n'est certainement pas ce portrait que Rousseau a pu donner à Coindet, car il écrivait à La Tour : « Il ne me quittera pas, monsieur, cet admirable portrait; il sera sous mes yeux chaque jour de ma vie, il parlera sans cesse à mon cœur; il sera transmis après moi dans ma famille, » etc. Le nom du possesseur actuel prouve qu'en effet Rous-

fut « le confident des dernières pensées de Rousseau » et, encore moins, affirmer qu'il n'ait pas cru à sa mort naturelle. Peu avant la publication de l'*Emile*, Jean-Jacques, qui n'avait pas encore été rassuré sur le caractère de son mal à la vessie, se croyait mourant. « La seule chose qui m'affligeait, dit-il dans le onzième livre des *Confessions*, était de n'avoir aucun homme lettré de confiance, entre les mains duquel je pusse déposer mes papiers, pour en faire après moi le triage. Depuis mon voyage à Genève, je m'étais lié d'amitié avec Moulton ; j'avais de l'inclination pour ce jeune homme et j'aurais désiré qu'il vînt me fermer les yeux. Je lui marquai ce désir, et je crois qu'il aurait fait avec plaisir cet acte d'humanité, si ses affaires et sa famille le lui eussent permis. Privé de cette consolation, je voulus du moins lui marquer ma confiance, en lui envoyant la *Profession de foi du vicaire savoyard* avant la publication. » (23 décembre 1761.)

Moulton cependant ne revit Rousseau qu'à Paris, au printemps de 1778. Il était avec son fils Pierre, et reçut l'accueil le plus empressé chez les Necker, avec lesquels il était très lié. La première fois qu'il se rendit chez Rousseau, il ne le trouva pas. Leur entrevue eut lieu deux mois avant la mort de son ami, c'est-à-dire approximativement le 2 mai. Les détails de cette entrevue nous ont été transmis par Pierre Moulton dans un imprimé de huit pages, sans indication ni de date ni de lieu, intitulé : *Pièces relatives à la publication de la suite des Confessions de J.-J. Rousseau*. Ern. Naville a raconté cette entrevue (*Bibliothèque universelle*, 1862,

seau garda ce portrait jusqu'à la fin de ses jours, et qu'après sa mort il devint la propriété de M. René de Girardin, son hôte, puis celle d'un de ses fils, le comte Louis de Girardin. Si Coindet fut réellement en possession d'un portrait de Rousseau peint par La Tour, ce ne peut être que de celui qui se trouvait chez M^{me} de Luxembourg, puisqu'il n'en existe que deux de cet artiste. Comment se l'était-il procuré, je l'ignore ; mais très certainement Rousseau n'avait pas pu le lui donner. » — Cette opinion de Morin est confirmée dans un article de Grand-Carteret sur « L'exposition iconographique de Jean-Jacques Rousseau à Paris. » (*Journal de Genève*, 1^{er} juillet 1883, Supplément) : « J'en viens, dit-il, aux De La Tour dont nous possédons trois originaux, celui du Musée de Saint-Quentin, le premier en date, — il a figuré au salon de 1753, — celui du Musée Rath, qui serait, en somme, celui de 1757 destiné à M^{me} d'Epinay, mais ayant appartenu à M^{me} de Luxembourg qui l'aurait donné à Coindet ; enfin celui provenant de la famille de Girardin.... »

Le fait que Fr. Coindet est devenu le possesseur des deux trésors archéologiques, dont il vient d'être question, ne prouve donc pas que les bons rapports de Rousseau avec lui aient toujours duré.

p. 691...), en profitant aussi d'un document de famille inédit, probablement la relation que Guillaume Moulton a faite sur ce voyage et dont G. Streckeisen a cité quelques lignes en 1861. Comme on pouvait s'y attendre, la rencontre fut très émouvante, et elle eut pour principal effet la remise à Paul Moulton et, après lui, à son fils Pierre, des *Confessions*, des *Dialogues* et peut-être d'autres manuscrits, « qu'on ne peut désigner précisément avec certitude, René de Girardin étant arrivé plus tard à Neuchâtel chez du Peyrou avec des manuscrits apportés d'Ermenonville, dont Moulton a vraisemblablement reçu une partie. »

« Rousseau, dit Guillaume Moulton, avait eu la veille de la visite... un vertige qui lui avait fait craindre pour ses jours ; il en eut un très fort peu de temps après ; ils étaient l'un et l'autre le précurseur de celui qui devait terminer cette vie. » Il dit aussi dans une note : « Le 2 juillet 1778, Rousseau mourut à Ermenonville d'un épanchement au cerveau. Avant d'avoir lu le procès-verbal de l'autopsie du corps, j'ai fait deux voyages à Ermenonville dans l'intention de connaître la vérité sur cette mort, que *mon père m'a toujours dit être naturelle*. J'ai trouvé dans le village des personnes qui avaient assisté à l'ouverture du corps de Rousseau et qui m'ont assuré qu'au moment où le chirurgien avait vu l'état du cerveau et la quantité d'eau qui en sortait, il avait dit : « Voilà la cause de la mort de M. Rousseau. »

Nous avons déjà parlé d'Olivier de Corancez, et nous aurons à y revenir. Il fut manifestement contrarié de voir au dernier moment Rousseau préférer à son offre d'un asile à Sceaux la proposition de R. de Girardin ; aussi vit-il d'un mauvais œil le séjour de Jean-Jacques à Ermenonville. En 1798, c'est-à-dire vingt ans après la mort du philosophe, il inséra dans le *Journal de Paris*, dont il fut un des fondateurs, une *Relation* sur Rousseau, dont il fit tirer cinquante exemplaires pour des amis et qui a été réimprimée par Musset-Pathay dans son *Histoire de la vie et des écrits de J.-J. Rousseau*. Elle renferme de nombreux renseignements instructifs, mais elle est tristement saillante par l'idée qui y est émise du suicide de Jean-Jacques.

Se rendant avec son beau-père à Ermenonville pour l'inhumation, il s'entretenait à Louvres avec un maître de poste, quand celui-ci devinant le but de leur voyage, lui dit : « Qui

aurait cru que M. Rousseau se fût ainsi détruit ? » Puis, interrogé sur le comment, il répondit : « En se tirant un coup de pistolet ¹. » Arrivés à Ermenonville et ayant parlé à M. de Girardin de ce qu'ils venaient d'entendre, celui-ci, indigné, offrit tout de suite à de Corancez de lui montrer le corps, en le prévenant que Rousseau, tombant inanimé, s'était blessé à la tête. « Je refusai, dit de Corancez, et par égard pour ma sensibilité et pour l'inutilité de ce spectacle, quelque indice qu'il dût me présenter. » L'inhumation eut lieu le soir même.... Toujours accompagné de M. de Girardin, que son urbanité empêchait de me quitter, il me fut impossible de causer soit avec les gens de la maison, soit avec les habitants du lieu. » Cependant il dit lui-même qu'il parla avec Thérèse et avec M^{me} de Girardin.

Sans entrer dans le détail de son argumentation pour prouver que Rousseau se serait détruit d'un coup de pistolet, on peut remarquer qu'il se trompe quand il dit que la blessure « est omise dans le procès-verbal. » En outre, sa conclusion est singulièrement peu affirmative, quand il dit vers la fin de sa *Relation* : « Actuellement, lecteur, si vous me demandez, enfin Rousseau s'est-il défait volontairement ? Je vous répondrai que je n'en sais rien, mais je le crois. »

De Corancez ayant communiqué sa *Relation* à Thérèse, celle-ci lui répondit de Du Plessis-Belleville, où elle habitait alors, le 27 prairial an VI (c'est-à-dire, si je ne me trompe, le 1^{er} juin 1798), par une lettre sur laquelle nous reviendrons dans notre texte et qui commence ainsi : « Citoyen, je suis justement affligé des détails que vous donnez sur la mort de mon mari, d'après des propos que vous dites avoir entendus dans une auberge. Cette mort est encore et sera présente à

¹ L'origine de cette opinion pourrait s'expliquer de la manière suivante : « Quelques instants » après la mort subite de Rousseau, « arrivait le maître de poste d'Ermenonville, et cet homme fut le premier qui vit Rousseau après sa mort, et abusé par le sang qui couvrait la figure du cadavre, il conçut de suite l'idée que le philosophe venait de se suicider en se tirant une balle dans la tête. Il répandit dans le pays sa macabre supposition, » qui cependant n'y trouva guère de crédit. (Gabriel Ferry, *Les derniers jours de Rousseau*, à l'occasion de l'excursion projetée à Ermenonville par la Société littéraire de l'Athénée pour le 19 mai 1901 ; *Revue mensuelle de l'Athénée*, organe de l'Athénée de Paris, avril 1901.) Il est vrai que St. de Girardin parle du dit maître de poste comme étant celui de Louvres, non celui d'Ermenonville, mais il ne devait guère y avoir de maître de poste résidant à Ermenonville, et celui de Louvres pouvait en vertu même de ses fonctions se trouver à Ermenonville au moment où Rousseau venait d'expirer.

ma mémoire tant que je vivrai, et je puis en tracer tous les accidents ; mais, auparavant, recevez de la veuve de votre ami le double reproche d'avoir eu pour elle un oubli trop longtemps prolongé, et de ne l'avoir point consultée avant d'écrire. » M. de Corancez a publié cette lettre et une courte réplique qu'il y a jointe, dans une seconde réimpression de sa *Relation*, toujours tirée seulement à un très petit nombre d'exemplaires. (*Œuvres de Rousseau*, t. XXII. Supplément, Paris, 1820, p. 371, note.)

Musset-Pathay, dans son *Histoire de la vie de Rousseau* (t. I, p. 381), réunit les deux hypothèses du poison et du coup de pistolet, comme peut-être de Corancez l'avait déjà fait dans son esprit (ainsi que le pense le Dr Châtelain, p. 217), et il formule ainsi son opinion : « Nous croyons que, pour accélérer le moment fatal, Jean-Jacques employa les deux moyens ; c'est-à-dire qu'il se prépara lui-même et prit le poison, et que, pour abrégier la lenteur des effets, la durée des souffrances, il les termina par un coup de pistolet. » La *Lettre* ouverte qu'à ce sujet Stan. de Girardin écrivit à Musset-Pathay, avec *Pièces justificatives*, a déjà été signalée.

Musset-Pathay a beaucoup étudié Rousseau et largement contribué à le faire connaître et apprécier ; cependant, on lui reproche avec raison de manquer parfois de fermeté, de conséquence, en se laissant trop influencer par des amis un peu équivoques, comme de Corancez, en ne se défiant pas assez du courant des encyclopédistes. Sous ce rapport, il importe de le contrôler par le livre du Dr G.-H. Morin, qui mériterait d'être beaucoup plus connu et qui est très sérieux, très instructif, mais peu agréable à lire. La controverse y tient trop de place ; il y a trop de redites ; il faudrait pour la commodité du lecteur une table des matières plus détaillée et même un index alphabétique. Ajoutons que l'auteur réagit par trop fort et qu'il est parfois trop défiant, même à l'égard d'hommes comme Paul Moutou et R. de Girardin.

APPENDICE II

**Trois lettres contemporaines
récemment publiées ou remises au grand jour.**

Voir p. 479.

Les deux premières de ces lettres, dont nous ne connaissons ni les auteurs, ni les destinataires, sont dites fort peu connues et ont été tirées de la *Correspondance secrète*¹ par un des collaborateurs de l'*Intermédiaire*.

On lit dans la première, datée de Paris, le 7 juillet : « ... Mais une nouvelle qui vous fera autant de sensation que celle de la mort de Voltaire, c'est celle que Rousseau est mort au château d'Ermenonville à douze lieues de Paris. A neuf heures du matin, il a été frappé d'apoplexie, et trois heures après il était déjà mort.... M. le marquis de Girardin, seigneur du lieu, lui avait donné depuis quelque temps une petite maison rustique attenante à son château, pour calmer les inquiétudes dont était tourmenté ce philosophe, depuis le vol du manuscrit qui lui avait été fait par sa femme..., portée à cette affreuse perfidie par une somme de mille louis que lui a payée un certain libraire. Je n'ai pas encore pu me procurer même la lecture des *Mémoires* de ce cynique moderne, tant la police en a surveillé le débit.... »

Hâtons-nous d'ajouter qu'il n'y avait rien de vrai dans ce que dit cette lettre, soit sur le vol attribué à Thérèse, soit sur la publication des *Mémoires* de Jean-Jacques. « La sensibilité extrême que je connaissais à M. Rousseau, dit Le Bégue de Presles au commencement de sa *Relation*, m'avait fait croire qu'il exagérait le nombre, la méchanceté et l'activité de ses ennemis ; mais ce qu'ils ont répandu et comme

¹ Le titre complet de ce périodique, devenu extrêmement rare, est : *Correspondance littéraire secrète pour former un recueil annuel de toutes les nouvelles curieuses de France*. Il s'imprimait sur les bords du Rhin dans la petite principauté libérale et hospitalière de Neuwied et il était envoyé aux souscripteurs sous enveloppe et par la poste. Cette publication hebdomadaire commença en 1774, dura jusqu'en 1793 et elle est encore maintenant une source d'informations utiles, quoique de second ordre. Elle est aussi connue sous le nom de « *Correspondance de Métra*, » qui en fut le fondateur et dont la carrière complexe et mouvementée a été récemment mise en lumière par Edm. Schérer et Alb. Sorel dans des articles du *Temps*, réunis en Appendice à la fin du volume de Schérer sur Grimm.

accrédité, sur les causes et sur les circonstances de son déplacement et de sa mort, ne me permet plus de douter de leur grand nombre et de leur acharnement.

» Voici des assertions sur la vérité desquelles on peut compter :

» M. Rousseau n'avait certainement ni donné, ni laissé prendre, ni vendu récemment ses *Mémoires* ou *Confessions*.

» M^{me} Rousseau ne les avait point non plus donnés, ni vendus, ni prêtés, ni laissé prendre à qui que ce soit.

» La personne demeurant en pays étranger, qui était dépositaire de la plupart des manuscrits de Rousseau, n'avait, jusqu'à sa mort, violé en aucune façon ce dépôt. Ainsi les dépositaires seuls ont les *Confessions* de M. Rousseau.

» Ce qu'on a imprimé en pays étranger, et dont on a parlé comme des *Mémoires* ou *Confessions*, n'est nullement cet ouvrage : ce sont des lettres publiées contre le gré de Rousseau et qui n'étaient pas faites pour l'être.

» Enfin, ce n'est pas pour se dérober à des poursuites, ni pour obéir à des ordres relatifs aux *Mémoires*..., ni à aucun autre ouvrage que M. Rousseau a quitté Paris ; mais... de son plein gré. »

Ces lignes sont fort instructives à plusieurs égards et ne doivent pas être oubliées.

Seconde lettre, datée de Paris, le 12 juillet : « ... Voici quelques circonstances de la mort du vraiment célèbre J.-J. Rousseau. Il avait recommandé instamment qu'on le fit ouvrir après sa mort.... Sa femme était aussi à Ermenonville ; elle pleurait amèrement à côté de son mari mourant. Il fit ouvrir les fenêtres et dit à sa femme : « Consolez-vous, vous » voyez combien le ciel est pur et serein, eh bien ; j'y vais. » Et, au même instant, il expira. Depuis peu, monsieur, voilà pour la France, pour l'Europe, deux pertes irréparables, Voltaire et Rousseau.... Rousseau était plus éloquent, et, malgré les calomnies de ses ennemis, sa probité était incontestable. Il est difficile de peindre (et non : feindre, comme le prouve une correction du numéro suivant de l'*Intermédiaire*) la vertu avec tant de sensibilité, sans en éprouver tous les charmes. Voltaire avait beaucoup plus d'esprit, mais il était jaloux, vindicatif, et son âme n'était pas aussi belle. La *Guerre de Genève* sera une tache éternelle à sa mémoire. Voltaire, au fond du cœur, n'en sentait pas moins tout ce

que valait l'immortel auteur d'*Emile*. Un jour, un homme de sa connaissance lui parlait de lui. « Ah ! le bourreau ! dit Voltaire, s'il avait voulu que nous nous entendions, nous aurions fait une révolution dans le monde de la pensée, et le public n'y aurait pas perdu ! » N'était-ce pas convenir qu'il lui manquait ce que possédait éminemment l'auteur du *Contrat social*. »

Celui qui a écrit ces lignes ne pouvait être le premier venu et ce devait être un Genevois.

Mais lequel ? Serait-ce Mallet-du-Pan qui, dans une lettre très remarquable, adressée à Jacob Vernes le 3 décembre 1778, a tracé un parallèle analogue, mais plus développé, de Voltaire et Rousseau ¹ ?

La troisième lettre, qui était complètement inédite, a été tirée des archives d'un des correspondants de l'*Intermédiaire*.... Elle est de M^{me} de Lessert, née Boy de la Tour, femme d'Etienne de Lessert, banquier d'abord à Lyon, puis à Paris, et mère, entre autres, de trois fils qui suivirent le bon exemple donné par leur père et se distinguèrent comme philanthropes et amis des sciences et des arts. L'un d'eux, Benjamin, surnommé « le Père des ouvriers », avait fait de magnifiques collections de plantes et de coquilles, qui ont été données aux Musées de Genève.

Rousseau appelait M^{me} de Lessert sa « chère cousine », et c'est à elle qu'il adressait pour l'éducation de sa fille Marguerite-Madeleine (mariée plus tard à Jean-Antoine Gautier, banquier à Paris) ses « Lettres sur la botanique » (du 27 août 1771 au 12 avril 1773). En 1821, A.-P. de Candolle, dans un discours prononcé lors de l'inauguration du buste de Jean-Jacques au Jardin Botanique de Genève, disait que Rousseau aimait M^{me} de Lessert comme une sœur et que lui, de Candolle, l'avait plus tard aimée comme une mère ².

M^{me} de Lessert (Madeleine-Catherine, 1747-1816) était, du côté de sa mère, Julie-Anne-Marie Boy de la Tour, née Roguin (1715-1780), la petite nièce de Daniel Roguin, qui, lui aussi, occupe dans la vie de Jean-Jacques une place des plus honorables. Né en 1691, il fut longtemps banquier à Paris et mourut à Yverdon en 1771. Rousseau avait fait sa connais-

¹ Voir L. Dufour, *Recherches sur Rousseau et sa famille*, accompagnées de lettres inédites de Mallet-du-Pan, J.-J. Rousseau et Jacob Vernes, Genève 1878, et *Journal de Genève*, 25 août 1902.

² *Oeuvres inédites de J.-J. Rousseau*, t. I, Paris 1825.

sance à Paris en 1741 et s'était intimément lié avec lui. Il l'appelle dans ses *Confessions* « mon ancien et respectable ami, mon bon vieux ami Roguin. » Déjà en 1745 il l'appelait dans sa correspondance « mon bon et généreux ami et bien-faiteur » et plus tard « mon cher papa, le meilleur, le plus respectable et le plus cher de mes amis ¹. » C'est sur une invitation de Daniel Roguin, rentré depuis quelques années dans sa ville natale, que Jean-Jacques, en quittant Montmorency, se rendit d'abord à Yverdon. Il y trouva M^{me} Boy de la Tour qui, de Lyon, s'y était rendue pour visiter son oncle et ses propres sœurs. Elle était accompagnée par sa fille aînée qui devait devenir en 1766 M^{me} de Lessert et qui, alors « âgée de quinze ans, dit Rousseau, m'enchantait par son grand sens et son excellent caractère. Je m'attachai de l'amitié la plus tendre à la mère et à la fille. » Quand il dut quitter Yverdon, M^{me} Boy de la Tour lui offrit une maison que son fils possédait à Môtiers et qui était alors vacante : c'est là qu'il résida. Elle fut toujours pour lui d'une extrême obligation, même très dévouée, comme le prouvent les lettres que Rousseau lui écrivait et qui ont été publiées en 1892 ².

Le titre de « cousine » que donnait Jean-Jacques à M^{me} de Lessert, n'indiquait aucun lien de parenté ; c'était une simple appellation d'amitié : elle s'explique d'autant mieux qu'il appelait « papa » l'oncle de M^{me} Boy de la Tour. Dans les lettres susmentionnées (p. 209, 210, 214, 216, etc.), on voit qu'il finit aussi par appeler parfois M^{me} Boy de la Tour « la bonne maman », en se rangeant parmi ses enfants, et certes elle fut vraiment maternelle pour lui.

« Jean-Jacques, dit Musset-Pathay, avait avec M^{me} de Lessert une correspondance amicale que ses enfants n'ont point publiée. »

Voici maintenant la lettre qu'elle écrivait « de Boulogne, près Paris, le mercredi 14 juillet 1778, » à une « tante par alliance », M^{me} d'Arnal, née Brun, dont la sœur avait épousé un premier Benjamin de Lessert, père d'Etienne : « Vous avez partagé une partie des regrets et de la douleur que m'a causés la mort de l'illustre Rousseau. Il était dans un lieu superbe et où il se plaisait ; il s'était levé comme à son ordi-

¹ 27 juin 1768. Voir la très intéressante publication : *Briefwechsel J. J. Rousseaus mit Léonhard Usteri in Zürich und Daniel Roguin in Yverdon, 1761-1769*, von P. Usteri. Zürich 1886.

² *Lettres inédites de J.-J. Rousseau. Correspondance de M^{me} Boy de la Tour*, publiées par Henri de Rothschild, avec une préface de Claretie, Paris.

naire et avait déjeuné avec du café. Il sort à sept heures ; à neuf heures, il rentre, tombe aussitôt d'une attaque d'apoplexie, dont il est mort deux heures après, et durant lesquelles il a été parfaitement à lui-même, consolant sa femme et seulement priant avec instance qu'on le laissât mourir tranquille. Sa chambre donnait sur la campagne ; de son lit, il la contemplait : « Voyez, disait-il, comme le ciel est serein, comme toute la nature est tranquille ! Jusqu'à mon dernier soupir, je veux savourer ce spectacle. Laissez-moi aller en paix. » Il parlait beaucoup d'une autre vie : « Elle a fait, disait-il encore, ma consolation, mon soutien dans toutes mes peines ; elle fait ma joie dans mes derniers moments... » En général, on le regrette, et sa mémoire est révéree de tous les honnêtes gens. Sa veuve est avec raison très désolée.... Je sais ces détails d'un ancien compatriote et ami de Rousseau, qui, dès qu'il se trouva mal, fut appelé, et qui a recueilli tout ce qui pouvait le remplir de tendres souvenirs sur ce grand homme. L'on a fait mille contes ; l'on a dit qu'il s'était empoisonné. L'on répand des préfaces de ses *Mémoires*, qu'on prétend aussi imprimés. Tout cela est faux. Il avait égaré, il est vrai, ses *Mémoires*, mais le manuscrit s'est retrouvé avec beaucoup d'autres..., ne croyez pas légèrement aux ouvrages qu'on pourra répandre comme étant de lui.... La perte de cet ami m'a douloureusement affectée. »

Quel est ce Genevois ? Serait-ce Romilly que nous savons avoir assisté avec son gendre de Corancez à l'inhumation de Rousseau ? Il y aurait de l'intérêt à le constater. Le Bègue de Presles dit positivement, dans la lettre qu'il avait adressée le 12 juillet 1778 au *Journal de Paris*, que deux Genevois prirent part à la cérémonie funèbre. Romilly fut l'un d'eux. Quel fut l'autre, si Le Bègue ne s'est pas trompé ? Nous l'ignorons. J'avais pensé à Lenieps, mais il est mort en 1774 et d'ailleurs il eût été bien âgé pour un pareil voyage, puisqu'il était né en 1697. (Comp. p. 478, note.)

APPENDICE III

Ouvrages favorables à la mort naturelle de Rousseau.

Voir p. 481.

Parmi les ouvrages plus ou moins favorables à l'idée de la mort naturelle de Rousseau, on peut citer, — outre ce qui constitue les documents fondamentaux, tels que le Procès-

verbal officiel de l'autopsie, la Lettre de R. de Girardin à M^{me} d'Houdetot, la Lettre et la *Relation* de Le Bègue de Presles, la Lettre de Stan. de Girardin à Musset-Pathay, — les écrits suivants rangés par ordre alphabétique :

Sénebier, *Histoire littéraire de Genève*, 1786. Il se borne à dire dans sa notice sur Rousseau « qu'il mourut le 2 juillet 1778, » et renvoie plus loin à la *Relation* de Le Bègue de Presles.

Pétetin, dans son Appendice aux *Confessions*. Œuvres de Rousseau, Paris, 1819.

De Sévelinges, dans l'article Rousseau de la *Biographie universelle*, 1840.

Vinet dit dans ses *Etudes sur la littérature française au dix-huitième siècle* (1849, t. II, p. 235) : « On a voulu voir un suicide dans la mort de Rousseau. Sans discuter cette opinion, nous ferons observer que les indices fournis à l'appui de ce fait ont assez peu de poids en eux-mêmes pour que, sans la disposition d'esprit de Rousseau, la pensée n'en fût pas venue. » Cette remarque est naïvement confirmée par Sayous, disant dans *Le dix-huitième siècle à l'étranger* (t. I, p. 463) : « Après avoir lu le récit qui suit les *Dialogues*, on ne peut plus douter de la folie de l'infortuné écrivain, et la question controversée de son suicide perd beaucoup de son intérêt : les tortures croissantes que lui infligeait son idée fixe devaient le mener là tôt ou tard. » Mais précisément, ces tortures, loin d'augmenter ont tout au moins diminué ! Vinet, par contre, a soin d'ajouter : « Il est bon de rappeler à ce propos une lettre que Rousseau écrivait à sa femme, le 12 août 1769 : « Je ne vais pas faire un voyage ni bien long ni bien périlleux (il s'agissait d'un voyage de botanique¹), cependant la nature dispose de nous au moment que nous y pensons le moins. Vous connaissez trop mes vrais sentiments pour craindre qu'à quelque degré que mes malheurs puissent aller, je sois homme à disposer jamais de ma vie avant le temps que la nature ou les hommes auront marqué. Si quelque accident doit terminer ma carrière, soyez bien sûre,

¹ Il avait pour but le mont Pilat, massif de montagnes à l'extrémité nord des Cévennes entre Saint-Etienne et le Rhône. Rousseau partit seul avec son chien et revint à Monquin sans lui. « Ce voyage a été désastreux, écrit-il à Lalliaud le 17 août ; toujours de la pluie ; j'ai trouvé peu de plantes, et j'ai perdu mon chien blessé par un autre, et fugitif ; je le croyais mort dans les bois, de sa blessure, quand, à mon retour, je l'ai trouvé ici bien portant, sans que je puisse imaginer comment il a pu faire douze lieues et repasser le Rhône dans l'état où il était. »

quoi qu'on puisse dire, que ma volonté n'y aura pas la moindre part. »

Les lignes de Vinet que nous avons citées, évidemment favorables à l'idée de la mort naturelle de Rousseau, ont d'autant plus de valeur qu'il ne paraît pas avoir eu connaissance du repos relatif, mais prononcé, qui se fit en 1777 dans l'âme et l'esprit du philosophe. Il n'a pas non plus pu connaître l'Allégorie. Il est d'ailleurs très regrettable que le cours donné par Vinet en 1846 sur le dix-huitième siècle, ait été interrompu par la maladie au moment même où il traitait de Rousseau, et que ce qui a été publié de ce cours ne l'ait été que sur des notes du professeur, des cahiers d'étudiants et des emprunts faits au cours donné à Bâle en 1833 sur les moralistes français. (Voir l'*Avertissement des éditeurs*, en tête du premier volume.)

Le docteur G.-H. Morin, dans son *Essai sur la vie et le caractère de J.-J. Rousseau*, Paris, 1851, dit p. 420 : « Je vais examiner successivement tous les documents qui viennent d'être cités au sujet de la mort de Rousseau, et, tout en convenant, dès ce moment, qu'il est impossible de réfuter complètement l'opinion du suicide, j'espère prouver qu'elle ne repose que sur des assertions gratuites, suspectes même, tandis que celle de la mort naturelle réunit de très fortes probabilités. » A la page 449, il conclut ainsi : « 1^o le suicide ne repose sur aucun fait prouvé ; 2^o il n'a été soutenu que par des hommes hostiles ou suspects ; je fais exception pour l'honnête Musset-Pathay, chez qui cette opinion n'était qu'une affaire de système ; 3^o Corancez, dont la seule autorité lui a paru décisive, est un de ces hommes hostiles ; il a refusé de voir le corps de Rousseau et, par cela seul, il a décelé sa mauvaise foi et résolu la question ; 4^o la version du suicide fut imaginée d'avance et propagée dans un but diffamatoire, qui se rattachait au système réalisé du vivant de Rousseau et continué après sa mort. »

Henri Martin, dans son *Histoire de France*, suit le récit de Le Bègue de Presles (1854).

Ernest Naville, dans son second article sur les « Œuvres inédites de Rousseau, » s'exprime ainsi : « Comment se fait-il que, en présence de témoignages si précis et si considérables, on admette, à l'ordinaire, que la fin de sa vie fut en proie à une maladie mentale de plus en plus déclarée ? Il y a là une erreur manifeste et aussi répandue qu'elle est évi-

dente. L'origine est facile à expliquer. N'ayant aucun témoignage, les défenseurs du suicide ont fait valoir des probabilités et, pour les établir, montrent Rousseau de plus en plus atteint de crises de la maladie dont il a été incontestablement atteint. » M^{me} de Staël, de Corancez et Musset-Pathay « insistent sur les progrès de la maladie au mépris des témoignages directs et du contenu d'un volume entier (les *Rêveries*) incontestablement écrit dans la dernière année. » (*Bibliothèque universelle*, 1865, p. 125.)

En 1874 parut à Leipzig le troisième et dernier volume de l'ouvrage de Bockerhoff : *Jean-Jacques Rousseau. Sein Leben und seine Werke*, où l'auteur, après examen de toutes les allégations des partisans du suicide, conclut nettement en faveur de la mort naturelle.

Eduard Bodemann, dans son très instructif et très intéressant ouvrage : *Julie von Bondeli und ihr Freundeskreis* (Wieland, Rousseau, Zimmermann, Lavater, etc.), parle aussi de la mort de Jean-Jacques comme d'une mort subite. (Hannover, 1874, p. 121.)

Dr Chéreau, bibliothécaire de l'Ecole de médecine à Paris : *La vérité sur la mort de J.-J. Rousseau*, première édition en 1866 ; seconde, avec pièces inédites, en 1875. « Opuscule plein de faits et de renseignements contre le suicide de Rousseau, » dit Grand-Carteret.

En 1875 parut aussi la seconde édition du *Dictionnaire des sciences philosophiques* d'Ad. Franck, qui, dans l'article de J.-J. Rousseau, se prononce aussi en faveur de la mort naturelle.

Rod. Rey, dans la biographie qui est en tête de *J.-J. Rousseau et ses œuvres* (1878) : « La mort qui vint le surprendre à Ermenonville, paraît avoir été douce et naturelle, et ce ne fut que beaucoup plus tard que, sans preuves suffisantes, on l'attribua à un suicide.

Eug. Ritter, dans sa *Vie de Rousseau*, préface de *Jean-Jacques et le pays romand* (1878) : « Il mourut à Ermenonville d'apoplexie. »

Nous arrivons à un ouvrage très important sur le sujet : Dr Moebius : *J.-J. Rousseau's Krankheitsgeschichte*, Leipzig, 1889, à propos duquel Brunetière a fait un très bel article dans la *Revue des deux mondes* sur « la folie de Rousseau. » (1^{er} février 1890.)

Moebius, auteur estimé de nombreux travaux sur les ma-

ladies nerveuses, n'avait jamais rien lu de Rousseau quand, se trouvant sur les bords du lac Léman, les *Confessions* lui tombèrent entre les mains. Il en fut empoigné, en admira « l'entraînement, les descriptions enchanteresses, la psychologie si fine et si profonde, » tout en y reconnaissant des symptômes d'un état maladif. Le cas l'intéressant au plus haut degré, il se mit à lire tout d'une haleine les œuvres de Rousseau, puis la plupart des études qui s'y rattachent. De là son livre. L'auteur a eu le mérite d'avoir signalé le premier chez Rousseau, sous le nom de neurasthénie, un état nerveux, base physique de son extrême sensibilité. Il constate que le délire n'a jamais été chez lui que partiel et qu'il faut distinguer plusieurs phases dans sa maladie. Si elle progresse des *Confessions* aux *Dialogues*, les *Rêveries* ont été composées dans un temps d'accalmie, par un fou fort lucide et maître de sa pensée comme de son expression, rendu à la raison par l'excès même de la souffrance ou plutôt par la conviction de l'inutilité de la lutte et de l'effort. La dernière des *Rêveries* étant d'avril 1778 et les premières ne pouvant remonter avant la fin de 1777, les *Rêveries* seules suffiraient à prouver que Rousseau ne s'est pas suicidé. Telle est l'opinion de Moebius et de Brunetière.

L'année 1890 vit paraître, outre l'article de Brunetière, deux travaux spéciaux sur la maladie de Rousseau, très dissemblables de forme et aboutissant à des conclusions analogues. L'un est du Dr Châtelain, ancien médecin en chef de la maison de Préfargier, arrivé spontanément aux mêmes idées que Moebius et bien connu par la grâce et le charme littéraire de ses écrits; l'autre, d'un médecin français distingué, le Dr Roussel, est remarquable par la complète indépendance de son point de vue, mais il est sec et rébarbatif comme une « enquête médico-légale ».

« L'apoplexie comme cause de mort, dit le Dr Châtelain, n'est plus, il est vrai, reconnue aujourd'hui comme elle pouvait l'être de très bonne foi par les cinq médecins qui ont fait l'autopsie, mais Rousseau peut fort bien avoir succombé à une autre affection, peut-être à une paralysie du cœur, comme le suppose le Dr Moebius. Cette affection ne peut être reconnue que par un examen très attentif de cet organe et les altérations qui la produisent pourraient fort bien avoir échappé à la science des médecins d'alors.... » Si l'idée du suicide a surgi dans l'esprit de Rousseau, quand il était à

Môtiers, cela venait de souffrances corporelles extrêmes ; mais cette crise ne fut que passagère, comme le prouve la lettre écrite à M^{me} Rousseau le 12 août 1769. Cette lettre « est catégorique, dit-il, et si l'idée du suicide lui est venue à Ermenonville, elle a dû naître d'un cerveau malade. Or, comme le fait très judicieusement observer Moebius, rien n'expliquerait cette résolution soudaine : Jean-Jacques nous le dit lui-même, la résignation est venue, il attend avec sérénité la fin de sa triste existence, et les douleurs physiques, ne l'oublions pas, ont beaucoup diminué dans les dernières années de sa vie. » On lit un peu plus loin : « Je me résume et je dis qu'accuser, sans meilleures preuves, Rousseau de s'être suicidé est faire une injure gratuite à sa mémoire, qui ne fut, on le voit, guère moins troublée que sa vie. J'ajoute que si même l'accusation était fondée, il ne pourrait être rendu responsable d'un acte né de son délire. »

Quant au Dr Roussel, son étude a paru dans l'ouvrage de Grand-Carteret : *J.-J. Rousseau jugé par les Français d'aujourd'hui*. Il manifeste par trop de défiance soit à l'égard de René de Girardin et des gens d'Ermenonville, soit à l'égard de Le Bègue de Presles et des chirurgiens qui ont fait l'autopsie ; mais il se prononce néanmoins contre le suicide provenant d'un coup de pistolet ou d'un empoisonnement, et en faveur d'une mort naturelle résultant indirectement d'une néphrite chronique. Si restreint que soit son point de vue, il n'est pas sans valeur.

Nous avons déjà indiqué que L. Blanc croyait que la mort de Rousseau avait été naturelle, et nous verrons plus loin que telle était aussi l'opinion de Fritz Berthoud. Ajoutons à ces deux noms celui d'Ernest Hamel, qui l'a explicitement exposée dans le beau discours qu'il a prononcé après celui de L. Blanc lors de la célébration du Centenaire à Paris le 14 juillet. Il l'avait déjà exprimée dans la « petite histoire » de Jean-Jacques qu'il a publiée en 1867 sous le titre de : *La statue de J.-J. Rousseau*, et qui lui a valu ces lignes si sympathiques de Sainte Beuve : « J'applaudis de tout mon cœur à cette justice que vous revendiquez. La génération actuelle n'est pas juste pour Jean-Jacques. Vous exprimez dans votre livre des sentiments que partageaient les hommes des générations antérieures et que l'avenir, je l'espère, ratifiera. Il y a éclipse pour le moment. Quand le courant des idées publiques sera aux choses saines et généreuses, la renommée de Jean-

Jacques reverdira. » (*Le centenaire de J.-J. Rousseau célébré à Paris sous la présidence de L. Blanc*, Paris, 1878, p. 76.)

Victor Cherbuliez n'a malheureusement pas pu écrire la notice sur Rousseau qu'il devait faire pour la Galerie des grands écrivains français. Mais du moins, d'après l'explication que dans le *Prince Vitale* il a donnée de la folie du Tasse, on peut conjecturer ce qu'il pensait de celle de Jean-Jacques. Il a été remplacé par Arthur Chuquet, dont la notice a paru en 1893 et selon lequel « Rousseau mourut d'apoplexie séreuse. »

La nouvelle édition du *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, qui a paru en 1893, se prononce aussi pour la mort naturelle de Rousseau.

De même, Lemarié : *Ermenonville ancien et moderne*, Dammartin, 1897, p. 80.

Dans la *Revue mensuelle de l'Athénée*, avril 1901, l'article de Gabriel Ferry sur « les derniers jours de Rousseau, » dont nous avons déjà parlé et qui était rédigé en vue d'un pèlerinage de l'Athénée à Ermenonville le dimanche 19 mai, se déclare aussi contre « la légende du prétendu suicide. »

Ce pèlerinage, probablement occasionné par l'anniversaire de l'arrivée de Jean-Jacques dans la localité, réunit une centaine de personnes, « des écrivains, des artistes, des amis des belles et nobles manifestations de la pensée. » Un excellent discours fut alors prononcé dans l'Île des Peupliers par M. Hippolyte Buffenoir, qui venait de publier un volume sur M^{me} d'Houdetot et ses rapports avec Rousseau. Quant à ses derniers moments, dit-il, « il succomba à un épanchement séreux du cerveau, et ne se donna point la mort, en se tirant un coup de pistolet, comme une cabale malveillante essaya longtemps de le faire croire. Nous en avons eu la preuve décisive au Panthéon, le 18 décembre 1897, lorsqu'une commission officielle, présidée par l'honorable et très regretté Ernest Hamel, membre du Sénat, put faire ouvrir le cercueil de Rousseau et put constater que son crâne était absolument intact. J'étais là, moi aussi, j'ai vu et je puis parler avec une certitude absolue. » (Voir sur cette solennité un article de Julien d'Harcourt dans le *Journal de Genève*, 26 mai 1901. Supplément.)
